

Bibliothèque numérique

medic@

**Le Camus , Antoine. Abdeker ou L'Art
de conserver la beauté. Tome IV**

[Paris , Cuchet] : l'An de l'Hegyre, 1170 [1756].

Cote : Bibliothèque de pharmacie RES 200134x04



(c) Bibliothèque interuniversitaire de santé (Paris)
Adresse permanente : http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?pharma_res200134x04

Les 20013A(4)





ABDEKER,
O U
L'ART DE CONSERVER
LA BEAUTÉ.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Conversation sérieuse. Origine de la haine des Vénitiens contre les Turcs, & d'un triste événement pour Abdeker & Fatmé.

LES diverses conjectures qu'on avoit formé à la promenade pendant
Tome IV. A

[2]

que *Mocenigo* accompagnoit *Abdeker* & *Fatmé*, ne furent pas sans suite, & furent bientôt confirmées par des événemens inattendus. Pendant plusieurs jours on ne fut occupé que de se rappeler dans la mémoire les traits de perfidie de *Mahomet*, & de se retracer l'histoire des affaires malheureuses que les Vénitiens avoient eu à soutenir contre lui. Les faits étoient trop récents, pour qu'on n'en sentît pas encore toute l'amertume.

Ces bruits furent aux oreilles de *Mocenigo*, qui frémit de rage, lorsqu'il s'aperçut qu'on le soupçonnoit de quelque noir complot. Par prudence, il ne fit pas éclater les transports de sa fureur, & la contraignit au silence.

[3]

Il continua toujours à rendre des visites fréquentes à *Fatmé*, qui vit bien que son humeur étoit devenue plus sombre, & son esprit plus inquiet. Qu'avez-vous, lui dit-elle, un jour ? L'amour auroit-il percé votre cœur d'une fleche empoisonnée ? Votre imagination feroit-elle enveloppée dans un tourbillon d'affaires embarrassantes ? Votre ame, depuis quelques jours, ne me paroît pas tranquille. Agitée par des pensées contraires, vous ne répondez que par des mots ambigus, qui laissent entrevoir votre trouble. Parlez, *Mocenigo* ; faites-nous part de la situation de votre ame. Vous connoissez suffisamment l'intérêt que nous prenons à votre personne pour n'être

A ij

[4]

pas sûr de nos sentimens , & pour ne pas croire que votre état nous alarme & nous afflige.

Je parlerai volontiers ; reprit *Mocenigo* ; de peur que mon silence ne vous inquiete plus que les choses que je vais vous révéler. Je vous raconterai l'origine de la haine des Vénitiens contre les Turcs ; je vous apprendrai les motifs pourquoi mes compatriotes ne vous souffrent ici qu'avec impatiencé ; je ne vous tairai pas non plus comment mon cœur, brûlant des plus beaux feux , reçut la plaie la plus cruelle par les mains du tyran qui baigne encore aujourd'hui de sang la Grece & le Bosphore de Thrace. Il en coûtera à mon ame de se rappeler des objets

[5]

si tristes ; il en coûtera à la vôtre de les apprendre ; je connois votre sensibilité ; mais vous commandez , il faut obéir.

Si tristes que puissent être ces objets , dit *Fatmé* , ils sont trop intéressans pour que je veuille tarder à les apprendre , & pour que vous hésitiez à me les rapporter. Parlez , *Mocenigo* , il n'est plus tems de se taire.

Mahomet , dit le neveu du Doge , avoit fait la conquête de Bosnie ; & au milieu des fêtes qu'il donnoit à Constantinople pour exprimer sa joie , il fit partir le Visir *Machmut* & *Omar Pacha* pour aller joindre *Daut-Pacha* dans le Péloponèse , & y attaquer les places Vénitiennes.

A iij

[6]

Jusqu'alors, les Vénitiens, spectateurs indifférens du naufrage de leurs voisins, & sourds au tonnerre qui grondoit sur leur tête, virent à leur tour l'orage fondre sur eux. Ils possédoient dans l'Étolie la ville de Lépanthe, & dans le Péloponèse Argos, Napolie de Romanie, Mondon, Corron, Navarrin & l'importante forteresse de Nomembasi, qui leur avoit été livrée par une intelligence secrète avec quelques habitans Italiens.

Omar Pacha avoit surpris & pillé la ville de Lépanthe; mais *Aloysio Lauredano*, général des Vénitiens, s'en étoit vengé en saccageant *Bofitza*, place Ottomane du Péloponèse.

On fit sur le champ une échange de prisonniers ; car le vain nom de paix subsistoit malgré ces hostilités , & dans ces fortes d'entreprises , le Sultan étoit prêt à y applaudir , ou à les défavouer selon le succès. Mais enfin la ville d'Argos donna lieu à une guerre ouverte. *Josué Pacha* , gouverneur de Corinthe , suborna un papa ou prêtre Grec qui chassa d'Argos le gouverneur Vénitien , & y fit entrer une garnison Turque.

La nouvelle en ayant été apportée à Venise , donna lieu à une assemblée du conseil des *Pre-gadi* , composée ordinairement de cent vingt sénateurs élus pour régler les affaires de la paix ou

A iv

de la guerre (1). L'irrésolution y fut grande , & la plupart opinèrent

(1) Le doge avoit coutume de consulter autrefois , sur les matieres les plus difficiles , les vieillards & les plus distingués de la république. Alors il les invitoit de se rendre chez lui , d'où vient le terme de *pregadi* de *pregare*, prier, comme le terme de *senat* vient de *senex*, vieillard. Ils furent d'abord soixante ; mais en 1435 on en ajouta soixante autres d'extraordinaires qu'on appella *dell' aggiunta*. On met au nombre de *pregadi* les procureurs de Saint-Marc, les conseillers, la chambre des dix, les censeurs, les juges de la chambre militaire & autres magistrats, dont les uns ont voix délibérative, & les autres sont seulement préfens, pour apprendre les affaires de l'état, connoître la manière dont on doit s'y comporter.

[9]

à députer au Sultan, pour apprendre ses intentions de sa bouche avant que de se déterminer à l'un ou à l'autre parti. Alors *Vettor Cappello*, un des plus célèbres sénateurs; prononça cette harangue, qui laissa des traces profondes dans l'ame de tous ceux qui sont animés pour l'intérêt & la gloire de leur patrie.

« Après avoir reconnu, dit-il⁽¹⁾,
» par de grands exemples que vos
» sages délibérations ont toujours
» confondus nos ennemis, je viens
» joindre mes avis aux vôtres, &
» vous représenter le danger où
» nous met votre irrésolution à

(1) Ce discours est rapporté par Chalcondyle.

[10]

» prendre les armes contre *Mahomet* ;
» lorsque la nécessité va vous y con-
» traindre. Qui peut douter que
» cette langueur ne soit favorable à
» l'impétuosité naturelle de l'em-
» pereur d'Orient , & que les pro-
» positions de lui envoyer nos plain-
» tes par des ambassadeurs ne soient
» des amusemens frivoles ? Pour-
» quoi vont-ils lui dire qu'il viole
» ses sermens ? il le fait bien ; & s'il
» avoit délavoué ce qui s'est passé
» à Argos , il vous l'auroit déjà
» rendue. Il n'est donc pas question
» de lui reprocher son manque de
» foi ; il faut l'en faire repentir , &
» croire que nos armes feront plus
» que nos remontrances. Est - ce
» d'aujourd'hui qu'il s'est moqué

[11]

» de nos plaintes , & qu'il en a éludé
» la justice par des paroles ambi-
» gues , & des excuses adroites ,
» qui , dans le tems même , étoient
» démenties par des effets contraires.
» Si quelquefois sa langue & son
» cœur s'accordent , c'est seulement
» pour nous tromper. Quelles nou-
» velles instructions pensez-vous
» donner à vos ambassadeurs ? Ils ne
» peuvent lui tenir d'autre discours
» que celui-ci , entreprends ce que
» tu voudras , vainqueur de Con-
» stantinople , & pour toute justice
» n'écoute que ta volonté. Les Vé-
» nitiens n'ont pour toute défense
» que des supplications respectueu-
» ses , une complaisance aveugle &
» une patience servile. Ce discours

[12]

» sera bien glorieux à la mémoire
» de nos peres, qui avec tant de va-
» leur & de prudence , nous ont
» laissé un nom illustre & une domi-
» nation florissante. Nous perdons
» plus de places par une lâche tolé-
» rance , que par une guerre hono-
» rable. Ceux qui nous proposent
» les voies de douceurs , nous re-
» présentent les avantages du trafic,
» & le gain que nous faisons sur les
» marchandises de Turquie. Quoi
» donc ! le vil intérêt de nos négo-
» cians sera mis en balance avec la
» gloire & la sûreté de la républi-
» que? Ce commerce même fera-t-il
» tranquille pendant une paix chan-
» celante, ou plutôt parmi les brigan-
» dages continuels qu'une ombre de

[13]

» paix facilite à nos ennemis ? Ils
» tentent peu-à-peu nos forces , &
» essaient notre mollesse par de lé-
» geres entreprises , afin de mieux
» nous envahir après nous avoir en-
» dormis. C'est peu que la perte
» d'Argos; nous devons avoir prévu
» celle de nos isles & de nos places
» de terre ferme , par les premières
» démarches que *Mahomet* a faites
» dans la Grece. Avons-nous ou-
» blié qu'en sortant d'Athenes & de
» Thebes , il vint en personne re-
» connoître la situation de Negre-
» pont , & faire sonder le canal de
» l'Euripe ? L'a-t-il entrepris sans
» dessein ? Je ne crois pas qu'il
» faille attendre une déclaration de
» guerre plus expresse. Il vous en

[14]

» fait tous les jours de plus détour-
» nées , & vous aurez plus de peine
» à vous défendre de son adresse, que
» de sa violence. Il ruine peu-à-peu
» les princes qui pourroient vous
» secourir , & vous fait sans doute
» entrevoir une ruine prochaine. Il
» ne vous reste plus qu'à lui appla-
» nir vous-mêmes le chemin qui le
» doit conduire à vos portes , sous
» prétexte qu'il ne faut pas l'irriter.
» Sa colere doit-elle être plus à
» craindre , qu'une douceur artifi-
» cieuse qui vous lie les mains pour
» vous enfoncer le poignard dans le
» sein. Si le sénat appréhende tant la
» guerre , il montrera aussi l'exem-
» ple de l'appréhender à nos propres
» sujets , qui pour en éviter les

[15]

» hostilités , ne manqueront pas de
» céder aux carelles de l'ennemi.
» Cessons de scandaliser l'univers,
» qui nous reproche le honteux re-
» pos de la stupide indifférence où
» nous avons vécu , tandis qu'à nos
» yeux *Mahomet* a opprimé deux
» empereurs de l'Orient, les despo-
» tes du Péloponèse & de Servie , &
» tout récemment le roi de Bosnie ,
» qui vient de périr faute du se-
» cours qu'il nous demandoit. De
» qui , à notre tour , attendrons-
» nous quelque secours après l'avoir
» refusé aux princes de notre reli-
» gion & de nos contrées , qui nous
» l'ont demandé en suppliant , lorf-
» que c'étoit à nous à les supplier
» de les recevoir , pour faire de

[16]

» leurs états une barriere dont le
» nôtre a tant de besoin ? Ne soyons
» donc plus les déferteurs de la
» cause commune , & les compli-
» ces , ou plutôt les auteurs de notre
» perte. Réunissons toutes nos for-
» ces ; faisons attaquer l'ennemi
» sur le Danube , tandis que nous
» le combattrons dans la Grece.
» Nous réparerons ainsi notre honte
» & nos pertes , & nous mettrons
» dans nos intérêts la justice du ciel
» & les vœux de toute la terre. »

Cette harangue ébranla les Vénitiens , & leur fit concevoir une haine implacable contre l'empereur Turc : mais le zèle incomparable du pape *Pie II* (on l'appelloit mouphti à Constantinople) , acheva de les
déterminer

[17]

déterminer à porter la guerre dans l'Orient. Ce chef de l'église Romaine publia contre *Mahomet* la plus célèbre croisade qui ait jamais été faite. Il écrivit au doge de s'y rendre en personne. Les troupes Vénitiennes, lui disoit-il, me répondent d'un heureux succès : la victoire seroit néanmoins plus éclatante si vous veniez en personne montrer à l'armée chrétienne le chef de la république de Venise. La majesté, la gloire & l'autorité qui accompagnent la personne des princes, font d'un grand poids parmi les soldats : les grands noms étonnent l'ennemi, dont les troupes succombent plutôt sous la réputation, que sous les forces de son adverfaire. Venez,

Tome IV.

B

[18]

ajoutoit-il , & paroiffez fur le Bucentaure avec le magnifique appareil de votre dignité ducale : la Grece ne fera pas la feule qui s'en effrayera ; mais encore l'Asie & tout l'Orient. Nous vous attendons à Ancône , ne trompez pas notre attente , & ne vous défendez pas fur votre vieillesse , puisque *Philippe* , duc de Bourgogne , est plus âgé que vous , & que ce ne peut être une excuse pour moi , tourmenté de maladies qui m'accablent nuit & jour , fans m'abatre le courage. Nous cherchons seulement votre conseil , fans avoir égard à la vigueur de votre corps , qui fera suppléé par les troupes de *Philippe*. Nous ferons trois vieillards à la

[19]

guerre : ce fera la *triple alliance* , & nous aurons encore d'assez bons yeux pour voir la déroute & la confusion de nos ennemis. On nommera cet armement l'entreprise des vieillards ; parce qu'en effet , trois vieillards vont ouvrir la guerre ; mais le bras des jeunes gens les fecondera , & répondra dignement à nos conseils & à notre conduite.

L'artificieux & politique sultan fut la conspiration qu'on tramoit contre lui , & il tenta de faire tomber les coups sur ceux même qui méditoient de les lui porter. Il envoya un chiaoux & des présens considérables à *François Sforce* , duc de Milan , pour l'engager à faire la guerre aux Vénitiens. Mais le duc

B ij

ne voulut pas écouter de pareilles propositions. Alors le pape partit pour Ancône dans une litière, animé de ferveur & accablé d'infirmités. En traversant les provinces de la Sabine, de l'Umbrie & de la Marche, il trouva les chemins couverts de croisés qui venoient en foule de France, d'Espagne & d'Allemagne pour porter le fer & le feu dans les états du sultan. Mais la maladie du pontife redoubla par l'extrême déplaisir qu'il eut d'apprendre que le duc de Bourgogne ne vouloit plus entreprendre le voyage d'Outremer. Inconfolable de voir le zèle de son allié s'éteindre, & réduit à la honteuse nécessité de regagner Rome, il fut

attaqué d'une fièvre violente , & mourut bientôt après , faisant des vœux pour la réussite de son entreprise , & laissant quarante-cinq mille ducats d'or pour la conduire à sa fin après ses funérailles.

Cette vive & sainte ardeur manqua à son successeur *Pietro Barbo* , Vénitien de naissance , qui prit le nom de *Paul II*. Bien loin de se déclarer l'ennemi de *Mahomet* , il témoigna une forte aversion pour ces sortes de guerres qu'il comparoit à des brigandages. C'est ainsi que les plus grandes délibérations sont souvent étouffées dès le moment de leur naissance.

Cette croisade qui devoit être la plus insigne de toutes , ne fut

pas seulement la plus infructueuse , mais porta encore le coup mortel à toutes les autres. *Paul* brouilla tellement les affaires d'Italie, qu'au lieu de vouloir ruiner les Turcs, il sembloit avoir entrepris de faire une diversion en leur faveur.

Tout le fardeau de la guerre tomba donc sur les Vénitiens qui ne s'y feroient pas engagés s'ils eussent prévus ces fâcheuses révolutions du pontificat. Ils s'étoient hâtés d'envoyer les nouvelles de la croisade dans leurs places de Grece. La piété des peuples Grecs s'étoit d'abord signalée dans la ville de Negreponit par une procession générale des Infulaires & des Italiens, qui mêlerent les différentes

cérémonies des deux rits , & la pompe ecclésiastique à la militaire pour la bénédiction solennelle du grand étendart de Saint-Marc , arboré contre les Turcs. Après cet acte de piété , le capitaine général *Lauredano* mit à la voile pour Monembasie , où la flotte débarqua des troupes qui prirent sur les Turcs la ville de Vatica , en Laconie. Le magnifique *Bertoldo d'Este* , capitaine général de l'armée de terre , vint joindre ses troupes avec deux mille chevaux & quatre mille fantassins. Il commanda un détachement pour le siège d'Argos , qu'il reprit heureusement sur les Turcs , qui en avoient tiré les habitans pour en peupler Constantinople. Les Vénitiens , encou-

[24]

ragés par ces succès, crurent que le salut du Péloponèse & le bonheur de l'entreprise dépendoient de la conquête de Corinthe & de la construction d'une muraille qui fermât l'isthme, ou hémaxille, & ôtât aux Turcs du Péloponèse la communication & le secours du reste de la Grece: Selon ce projet, on fit travailler trente-six mille ouvriers; & sur les ruines de celle que l'empereur *Emmanuel* avoit fait bâtir quelques années auparavant, on éleva cette fameuse muraille, tant de fois construite par les Grecs, & tant de fois détruite par leurs ennemis. Elle régnoit depuis le golfe de Lépanthe, jusqu'à celui d'Egine, dans une plaine qui se trouve au-dessous de ces chemins célèbres

[25]

célebres & dangereux , pratiqués sur des rochers escarpés. Tant de travaux devinrent inutiles : *Bertholdo* formant avec la plus grande ardeur le siège de l'Acro-Corinthe , reçut à la tête un coup qui le mit hors de combat , & lui fit perdre son sang & la vie. Les Vénitiens confusés d'un si fâcheux accident , ne prévoyaient plus que des malheurs. Effrayés , éperdus , ils abandonnerent la muraille , sur la nouvelle que le visir *Machmut* & *Daut Pacha* beglerbey de l'Europe , venoient joindre *Omar* avec quatre-vingt mille combattans. En effet , le visir arriva , fit démolir ce rempart qu'on avoit élevé avec tant de fatigue & de dépense , & détacha

Tome IV.

C

[26]

Omar avec vingt mille hommes
pour foumettre les places Vénitiennes
des environs de Modon.



CHAPITRE II.

*Sur des expéditions des Vénitiens.
Mort de Scanderbeg.*

CEPENDANT les Vénitiens reprirent leur ancien courage. Un Grec de la famille des Comnènes les rendit maîtres de l'île de Lemnos ; mais ils furent battus à Mantinée , dans le Péloponèse. Ils essayèrent de réparer leur perte , en donnant la conduite de cette flotte à *Orfato Justiniano* , capitaine aussi brave que judicieux , & celle de l'armée de terre à *Sigismond Malatesta* , prince d'Arimini , qui s'étoit

C ij

rendu célèbre en Italie par des guerres continuelles contre les pontifes, & par de fréquentes invasions dans l'état ecclésiastique. Jamais le pape *Pie*, tout zélé qu'il étoit pour la guerre de Turquie, ne voulut accorder la paix à ce prince, que les Vénitiens avoient souhaité plusieurs fois pour le commandement de leur armée en Grece. Après la mort de ce pontife, *Sigismond*, employé par les Vénitiens, passa dans le Péloponèse, & fit le siège de Sparte, où venoit d'expirer la liberté des Grecs, tant de fois défendue par leurs ayeux. Il se rendit d'abord le maître de la ville; mais il attaqua inutilement le château défendu par son affiette sur le précipice

[29]

d'un roc , & par une bonne garnison Ottomane. Forcé à la retraite , il mit le feu à la ville , & par une indigne barbarie , que la postérité ne lui pardonnera point , il ruina la plus grande partie des édifices que tant de siècles & tant de nations avoient épargnés. Mais bientôt il quitta le service de la république pour aller défendre ses propres états, que le pape même avait attaqués.

L'amiral *Orfato Justiniano* étoit venu mouiller à Lesbos. Il y fit descendre des troupes , & traita les Grecs avec une générosité bien opposée aux barbaries exercées à Sparte. Il les y distingua des Turcs , dont il fit empaler un grand nombre , restituant aux Grecs ce que les soldats

C iij

[30]

leur avoit pillé. Il tenta ensuite inutilement le siège de Mythilene , & revint à Modon où il mourut bientôt après.

Pendant que la république de Venise attaquoit ainsi *Mahomet* dans la Grece , elle lui suscitoit la guerre en Servie & en Hongrie. Je me tais sur le détail de ces guerres que *Mahomet* soutint avec une prudence & un courage incroyables , & que les alliés des Vénitiens ne supportèrent qu'avec perte , & qu'en exposant leur liberté , leur vie & leur couronne. Cependant je ne puis passer sous silence les obligations infinies qu'a notre république à *Scanderbeg*. Vous connoissez sans doute les exploits de ce héros fameux qui

[31]

obligea le sultan, ses généraux & son armée de se retirer de devant les murs de Croye.

Hélas ! dit *Fatmé*, quel triste souvenir me rappelez-vous ? Ce fut dans ce moment fatal que *Mahomet*, frémissant d'un pareil affront, fit périr dans sa rage la malheureuse *Irene*. Le cruel pensoit se laver d'une injure faite à sa gloire, en se noircissant aux yeux de tout l'univers par l'action la plus barbare. En finissant ces mots, *Fatmé* ne put encore s'empêcher de verser quelques larmes sur le malheureux sort de sa compagne, & de témoigner à ses mânes qu'elle leur conservoit toujours la même amitié, qui n'avoit pu être altérée par les

C iv

[32]

divers incidens dont sa vie avoit été agitée.

Effuyez ces larmes, reprit *Mocenigo* ; c'est à moi à mourir de douleur. Le triste sort d'*Irene* étoit le modele de celui que le barbare tyran préparoit à la charmante *Eriço*, héroïne aimable, qui m'étoit plus chere que ma vie même. Tu me l'as enlevé, impitoyable *Mahomet*, & tu respirez encore ! Les furies ne déchirent pas ton cœur. L'enfer respecte sans doute une proie qui ne peut pas lui échapper ; au moins, n'as-tu pas frémi en voyant couler un si beau sang ? Que dis-je ? L'ame de *Mahomet* est peut-être aussi impénétrable aux remords, que supérieur aux revers. Les difficultés

[33]

animent son courage, & les disgrâces réveillent sa prudence. Après qu'il eut vainement attaqué Burazzo, place Vénitienne, il fut, pour réparer ses malheurs & ceux de *Balabanus*, recommencer le blocus de Croye, & attendit du tems, ce que ses forces ne lui permettoient pas d'enlever d'un seul assaut. *Scanderbeg*, pour confondre les desseins de son ennemi, donna le rendez-vous à ses alliés & à ses généraux dans la ville d'Alessio, qui appartient aux Vénitiens. Ce digne prince des Albanois, qui s'étoit défendu avec tant de valeur, de sagacité & de bonheur contre un ennemi opiniâtre, qui avoit résolu de lui enlever le sceptre & la liberté, se

donna dans cette occasion tant de fatigues à parcourir les pays , & à faire lui-même le dénombrement & la levée des milices , qu'il fut attaqué d'une maladie cruelle , qui lui permettoit à peine d'arriver à Alessio , & qui le conduisit bien vite au tombeau.

Comme il sentit ses forces diminuer de momens en momens , & que la mort ne devoit pas tarder à trancher le fil de ses jours , il fit venir auprès de son lit les princes ses alliés , l'ambassadeur de Venise , & les chefs de ses troupes. Je me meurs , leur dit-il , & je ne demande pas au ciel une vie plus longue. Si je puis souhaiter quelque chose , c'est que vous souteniez les intérêts de

[35]

la religion contre les efforts de *Ma-homet*, avec autant de zele & de fermeté que je l'ai fait moi-même. Souvenez-vous de tout ce que j'ai fait pour vous, pour vos enfans & pour la liberté commune; & si l'on peut juger de l'avenir par le passé, jugez de ce que j'aurois pu faire, si je n'eusse été arrêté au milieu de ma carrière. Je ne vous demande pour toute récompense de mes blessures, de mes travaux & de mes desseins, qui ne tendoient qu'à votre gloire, qu'un attachement inviolable aux intérêts du prince *Jean*, mon fils & mon successeur. Et toi, mon fils, approche, & viens recevoir le dernier baiser d'un pere qui auroit voulu soutenir la foiblesse de ton

[36]

âge par la vigueur de son bras , & la sagesse de ses conseils. Promets-moi d'être vertueux , c'est la plus grande consolation que je puisse emporter avec moi dans le tombeau. Vous , qui êtes ici l'organe des intentions d'une république pour laquelle j'ai combattu, & qui a combattu pour moi ; je vous le recommande ce fils qui m'est si cher , que je baigne de mes larmes , & auquel je laisse un trône arrosé de mon sang. Je le mets , ce tendre orphelin , sous la tutelle de Venise , & je déclare le sénat le dépositaire du souverain pouvoir jusqu'au tems de sa majorité.

A peine prononçoit-il ces derniers ordres , où la tendresse avoit

[37]

autant de part, que la politique, qu'il fut interrompu par une alarme qui se donna dans la ville, & qui y fut apporté des villages voisins, où les Turcs mettoient le feu & la défolation. *Scanderbeg*, presqu'aux abois, sentit réveiller son ardeur martial ; & se mettant sur son séant, demanda ses armes & son cheval. La vigueur de sa constitution étant épuisée, il fallut rester opprimé par le poids de la maladie. Il demeura donc étendu sur son lit, ne faisant entendre que les sons d'une voix expirante ; mais animant encore ses guerriers à faire une sortie sur l'ennemi, & les assurant qu'aussi-tôt que cette foiblesse seroit passée, il iroit contribuer à

leur victoire , & partager leurs lauriers. Ils sortirent avec une douleur qui redouloit leur courage , & coururent chercher les Turcs jusqu'au torrent de Clirus , dans le territoire de Scutari.

Quinze mille de ces infideles les voyant paroître , & s'imaginant que le roi d'Albanie y étoit en personne , prirent la fuite , comme si son nom eut fait sur eux l'effet de son bras , & abandonnerent ceux qui ne pouvoient pas les fuivre , à la discrétion & à l'épée du vainqueur.

La nuit qui suivit cette dérouté , *Scanderbeg* mourut. Sa mort jetta son armée & ses peuples dans un abbatement général. Ses amis &

[39]

ses officiers sortirent de sa chambre, déchirant leurs vêtements, se frappant la poitrine, & arrachant leurs cheveux. Ses alliés, les larmes aux yeux & la douleur dans le cœur, regarderent ce moment fatal comme celui où ils perdoient leur plus ferme appui & toutes leurs espérances. Ses ennemis & le farouche *Mahomet*, en se félicitant de la perte d'un ennemi aussi puissant, respectent sa mémoire & admirent en lui le héros. Le désespoir empêche qu'on ne songe à ses obsèques; l'armée lui fit une pompe qui ne consista qu'en larmes & en clameurs effroyables. O barbare destin, pourquoi ne pas allonger la vie de ces hommes nés pour le bonheur du monde avec ces

jours inutiles de ceux qui ne savent pas remplir les momens que tu leur as accordé.

Ici *Mocenigo* s'arrêta ; le souvenir d'un deuil aussi universel l'attendrit ; sa sensibilité jeta quelque confusion dans ses idées, & la douleur lui ferma la bouche. J'ai entendu plusieurs fois, il est vrai, dit alors *Abdeker*, le sultan faire l'éloge du grand capitaine dont vous arrosez les cendres aujourd'hui de vos larmes. Les obstacles que le roi d'Albanie mettoit aux progrès de ses armes, rendoient le triomphe de l'empereur Ottoman plus éclatant. L'intrépidité, la valeur guerrière étoient les qualités les plus analogues au caractère ferme
de

[41]

de *Mahomet* , & il les respectoit partout où il les rencontroit. Mais les espérances qu'il conçut à la mort de ce héros , effacèrent bien vite quelques regrets défavoués par son ambition. *Scanderbeg* , n'est plus , disoit-il ; je suis sûr de la prise de Croye & de la conquête de toute l'Albanie. Je punirai les Vénitiens de leur audace , & malgré tous leurs efforts , je foumettrai Négrepont. C'est le port assuré des flottes Vénitiennes. J'irai en personne les détruire ; & jamais on aura vu porter la guerre avec autant de vigueur , tant par terre que par mer.

A ces mots , *Mocenigo* pâlit , & reprenant la parole avec une vivacité extraordinaire , il s'écria : Oui

Tome IV.

D

[42]

fans doute , la mort de *Scanderbeg* fut l'époque malheureuse de notre désastre. Permettez que je retrace ici à vos yeux l'histoire de mes malheurs & de ceux de ma république. Ils sont tellement unis ensemble , que *Mocenigo* n'est infortuné que par les malheurs de sa patrie.



CHAPITRE III.

Amours de Mocenigo. Eloge de la propreté. Beauté des bras & des mains, des doigts & des ongles.

L'ISLE d'Eubée, appelée aujourd'hui Négrepont, est une des plus célèbres de la Grece, & des plus abondantes en bled, en vin & en huile, ce qui la rend aussi une des mieux peuplées. Elle est située dans la partie occidentale de la mer Egée, & détachée des côtes de la Béotie & de l'Attique, par un bras de mer nommé l'Euripe, si célèbre par l'irrégularité de ses courans. Sa capi-

D ij

rale , appelée autrefois Chalcis , & maintenant Négrepont , du nom général de l'isle , a sa communication avec la terre ferme de la Béotie , par un pont qui traverse l'Éuripe. Les Grecs & les Latins y vivoient dans une parfaite union , & étoient d'autant plus encouragés à défendre leur liberté , qu'ils espéroient des secours qu'on leur avoit promis. *Paul Erixo* , homme respectable , y commandoit pour les Vénitiens , en qualité de provvediteur. C'étoit le pere de la jeune héroïne qui lança dans mon cœur les premiers traits de l'amour , & le germe de la noire mélancolie , qui doit empoisonner le reste de mes jours.

A peine avois-je atteint mon quatrième lustre , que je brûlois de me signaler dans l'art militaire. Tous mes parens avoient porté les armes avec quelque distinction , & avoient mérité les égards de la république. J'obtins facilement de l'emploi , & l'on me donna le commandement de quelques renforts qui passoient à Négrepont. Arrivé à la capitale , je fus remettre au provéditeur les dépêches dont j'étois chargé. Je vis en même-tems la fille , dont la beauté frappa aussi vivement mes yeux inattentifs , qu'un éclair qui paroît dans l'obscurité. Ce sentiment étoit trop doux , pour que je ne m'y livrasse pas tout entier. Je rendis de fré-

quentes visites au provéditeur pour avoir occasion de voir plus souvent la fille , & former une connoissance plus intime avec elle. Il ne se présenta aucun obstacle ; j'eus l'affection du pere, auquel j'étois recommandé au nom de toute la république , de sorte qu'il me traitoit avec une certaine distinction. Je ne tardai pas non plus à m'appercevoir que mes soins ne déplaisoient pas à la fille , & que j'avois peut-être fait sur elle la même impression qu'elle avoit fait à mon cœur.

ANNE ERIZO avoit au plus dix-huit ans ; elle étoit grande & bien faite ; sa démarche étoit grave , son air majestueux ; son nez un peu aquilin , son œil noir , son regard

[47]

noble & imposant. On auroit pu la mettre au nombre de ces beautés fieres qui impriment autant de respect que d'amour. Mais je n'ai jamais rien vu de si admirable que les bras & les mains de ma chere *Erizo*. Je les vois ; je les tiens encore. Que ne puis-je vous en faire la peinture ? Les termes me manquent pour vous en exprimer le charme & la perfection. Comment , hélas , pourroit-on peindre le sentiment ! Ces bras sembloient moulés par l'Amour , & formoient par leur rondeur , qui diminueoit imperceptiblement , une espece de cône renversé. Ils étoient aussi blancs & aussi unis que l'albâtre ; ils étoient aussi éclatans que le col du cygne qui se baigne dans les

eaux du Caïstre & du Méandre. Ses mains étoient potelées & bien arrondies ; ses doigts étoient menus , délicats , & ressembloient assez bien à ces fuseaux d'yvoire avec lesquels les reines filent la soie & le lin , ou plutôt , on auroit dit que ses mains étoient celles de l'Aurore , qui , avec ses doigts de rose & de safran , ouvre les portes de l'Orient.

Dans ces momens délicieux , où après lui avoir répété cent fois que je l'aimois , & que je ne me lassois pas de le redire , ni elle de m'écouter , je lui demandois par quelle vertu secrète elle entretenoit ses bras & ses mains dans cette fraîcheur & dans cet état qui charmoient les yeux de tous ceux qui les voyoient.

Je

[49]

Je lui faisois de pareilles questions , parce que je savois qu'elle prenoit plaisir à connoître tout ce qui tend à conserver la beauté , & je vous parle ici de tous ces détails , parce que je fais que vous vous intéressez également à l'entretien & à la parure des graces.

Toujours elle me répondoit avec autant de bonté que de tendresse. J'étois , me disoit-elle , fille unique d'une mere qui me chériffoit tendrement , & dont j'étois le seul objet des occupations. Jalouse de me conserver le peu d'appas que j'avois reçus de la nature , elle me donnoit les leçons les plus importantes de la propreté. Ma chere enfant , me répétoit-elle souvent , on tire

Tome IV.

E

[50]

moins d'avantages de quelques traits réguliers , que du soin qu'on a de les tenir dans une netteté qui leur donne un nouvel éclat. Vous voyez dans les campagnes d'innocentes bergeres qui n'ont d'autre bain que les eaux courantes d'un ruisseau ; qui n'ont d'autre miroir que le cristal pur d'une fontaine ; qui n'ont d'autre parure qu'une toile grossiere , mais blanchis par les pleurs de l'aurore dans la saison des fleurs : eh bien , ces jeunes bergeres , malgré leur simplicité , malgré leur naïveté , malgré la rudesse de leurs traits , ont une chair appétissante & plus séduisante que celle qui est chargée des apprêts de la coquetterie. La propreté semble mettre un verni enchanteur sur toute

[51]

la peau , qui fixe encore plus les regards que les charmes de la beauté. Vous voyez au contraire dans les villes , des personnes nées dans une certaine opulence, soupçonnées d'avoir reçu une meilleure éducation, pourvues de toutes les inventions de l'art pour embellir , bien loin d'attirer l'attention, rester dans l'oubli. Elles peuvent être plus belles que ces bergères qui sont continuellement brûlées par l'ardeur du soleil , & exposées aux intempéries de l'air ; leurs traits sont plus fins , plus délicats , plus réguliers , mais ils sont moins séducteurs. Je me tais sur ces personnes qui dégoûtent par leur malpropreté & leur négligence. Elles ne méritoient pas que

E. ij

les Graces les regardassent d'un œil favorable , au moment de leur naissance. Une peau crasseuse , un front gras , un visage barbouillé , font détourner la vue au lieu de l'appliquer. On méconnoît la beauté , ou plutôt on n'a pas le tems de la reconnoître dans des sujets qui ne savent pas l'honorer : car le premier hommage dû aux Graces , est la propreté.

Ma mere , continuoit *Erizo* , en me dictant les loix générales de la propreté , me donnoit aussi quelques préceptes particuliers. Elle me défendoit de laver mes bras & mes mains dans une eau trop chaude ou trop froide. L'excès de chaleur ou de froid gerse la peau , la ride & la rend

[53]

fort rude. elle me conseilloit encore d'éviter les impressions de l'air, immédiatement après que j'avois lavé mes mains. Pendant les grandes chaleurs, elles se hâlent à un air trop libre ; pendant les grands froids ; elles se gersent & sont sujettes aux angelures. Une simple précaution peut prévenir tous ces mauvais effets, c'est de ne pas sortir sans avoir mis des gands ou des mitaines. On en fait de fil, de soie & de diverses étoffes ; mais les plus convenables sont de peau repassée, ils rendent les mains plus douces & plus luisantes. On rend de même la peau des mains plus douce en les lavant avec des pâtes d'amandes. Les amandes contiennent une huile qui lubré-

E ij)

fie l'épiderme , & qui lui donne toute la souplesse nécessaire (1). Une main trop exercée par des travaux durs & fatigans , perd sa belle forme , s'allonge & devient calleuse , comme il arrive aux ouvriers qui gagnent leur vie par des exercices pénibles. Les uns ont une main presque carrée, dont les doigts sont plats aux extrémités , les autres ont les doigts recourbés en dehors , ou représentans un harpon qu'on s'imagineroit être toujours prêt à égratigner.

Telles étoient à-peu-près les réponses que me donnoit mon aimable *Eriço*. Mais reprenant bien-

(1) Voyez l'observation I.

tôt le langage que notre amour nous inspiroit , nous nous promettrions l'attachement de la colombe , la volupté vive du passereau , & la fidélité de la tourterelle.

Je suis fort contente de ce que je viens d'apprendre , dit *Fatmé* ; cependant une chose piqueroit encore ma curiosité , ce seroit de savoir ce qui peut contribuer à la beauté des ongles qui font eux même l'ornement des doigts. Permettez-moi de vous interrompre ici, *Mocenigo* : je ne puis trouver une occasion plus favorable pour m'instruire de cet objet.

Les ongles , dit *Abdeker* , font une espece de corne qui aboutit à l'extrémité de chaque doigt. On y distingue communément trois par-

A iv

ties , favoir , la racine , le corps & l'extrémité. La racine est blanche , de la figure d'un croissant , & cachée pour la plus grande partie sous un repli sémilunaire que forme la peau ; de sorte que le croissant de l'ongle & le repli de la peau sont à contre-fens l'un de l'autre. Quelquefois la peau se prolonge sur ce croissant , le cache & l'éclipse tout-à-fait. Il faut avec un instrument tranchant enlever cette excroissance cutanée qui défigure l'ongle en le rappetissant.

Le corps de l'ongle est latéralement voûté ; il est transparent & de la couleur de la peau qui l'environne. Si le corps de l'ongle est aplati , s'il est marqué de taches

[57]

blanches , s'il est d'une couleur jaunâtre , brune ou livide, il déplaît à la vue , parce qu'il ne lui présente pas ce contour & cette couleur agréables qu'il reçoit ordinairement des mains de la nature. Par divers accidens , il peut s'épancher du sang sous l'ongle , il peut s'y amasser du pus , comme il arrive dans les pinçons & les panaris. Il y a tout lieu de craindre alors que l'ongle ne tombe , sur-tout si le mal est considérable. Il est vrai que la nature répare cette perte en substituant un autre ongle au précédent. Mais on peut perdre au change ; & dût-on avoir un ongle plus beau , le plaisir qu'on en auroit ne compenseroit jamais la douleur qu'on auroit

ressenti pour le mériter. Les Sibarites, peuple voluptueux, sous la protection de Vénus, ont le soin de cirer leurs ongles pour les rendre luisans, & les entretenir dans ce brillant qui frappe l'œil agréablement.

L'extrémité de l'ongle croît fort facilement, & n'est point attachée à la peau. La poussière & des petites ordures se cachent aisément dessous, si on n'a le soin de les couper de tems en tems. Il ne faut pas le faire sans une certaine attention ; car l'ongle doit prendre exactement le contour du bout du doigt, il faut donc éviter la méthode de ceux qui rognent leurs ongles de trop près, ou qui les coupent carrément, ils ignorent les belles formes que la nature a

pris plaisir à donner à chaque chose. D'autres personnes inattentives rongent leurs ongles, & les déchirent avec leurs dents. C'est un défaut dont elles doivent se corriger, en faisant réflexion qu'elles ne peuvent cacher ces marques de leur négligence ou de leur étourderie. Dans la jeunesse on peut réformer les vices de ces ongles, soit trop courts, soit mal taillés; si on les laisse grandir pendant quelque tems, & qu'on ne les coupe point trop près de la partie qui est vive & sensible. Peu-à-peu l'extrémité du doigt se trouve recouverte, & l'on donne à l'ongle la forme qu'il doit avoir. (1) En

(1) Voyez l'observation II.

[60]

évitant d'avoir des ongles trop courts, il ne faut pas imiter la bizarre coutume de certains peuples qui regardent les grands ongles comme les signes distinctifs de la noblesse, tellement qu'un ongle de quatre pouces de longueur, est plus estimé que quatre cens ans de noblesse de pere en fils. Chaque pays, chaque coutume. Mais c'est avec raison que dans nos contrées, on regarde les grands ongles comme une marque de malpropreté & du peu de soin qu'on prend de sa personne. Il n'est permis qu'aux philosophes de paroître dans la société avec de longues barbes & de grands ongles. Les études profondes auxquelles ils font supposés s'adonner, les ex-

[61]

cusent de négliger certains détails de parure que toutes les autres personnes ne peuvent mépriser sans se rendre ridicules : encore ces philosophes ne sont-ils pas à l'abri de la censure. La propreté n'est pas incompatible avec la science ; & en apprenant à se connoître soi-même, on doit s'instruire de la manière dont il faut vivre avec le reste des hommes , de la manière dont on doit plaire aux autres , ou du moins de la manière dont on ne leur sera pas insupportable. C'est là sans doute l'étude la plus intéressante. Car à quoi bon se connoître , si l'on ne fait pas faire usage des principes qui résultent de la connoissance de soi-même ?

CHAPITRE IV.

Suite des Amours de Mocenigo.

A PEINE le médecin eut-il fini de parler que *Mocenigo* reprit ainsi son histoire. Autant épris de la bonté du caractère d'*Eriço*, que des charmes de toute sa personne, je lui jurois une fidélité inviolable. Elle me répondit que seul j'obtiendrois sa main, & qu'elle n'ignoroit pas que son père me la destinoit, main précieuse avec laquelle j'obtenois le cœur de mon amante. Déjà mes parens m'avoient accordé leur consentement; déjà le prové-

dicteur en avoit instruit sa famille ,
& préparoit les nêces , lorsqu'il fal-
lut moins songer à notre bonheur ,
qu'à défendre la cause publique.

Mahomet , à la tête d'une armée
de cent vingt mille combattans ,
partit de Constantinople , & prit
par terre , jusqu'en Béotie , la route
de Négrepont. Sa flotte , composée
de trois cents voiles , & soutenue
de cent vingt galeres , étoit montée
de douze mille hommes pour les
débarquemens.

Elle fut mise sous la conduite du
visir *Machmut* , qui vint mouiller
au détroit de l'Europe. Ses troupes
ayant débarqué dans l'isle , elles
pillèrent d'abord quelques villes ;
mais s'étant approchées de la capi-

taie pour en infulter les dehors ,
elles furent vigoureusement repouf-
fées par une sortie de vaillans guer-
riers que je commandois. Plus fu-
rieux & plus irrité qu'une tygresse
laquelle on a enlevé ses petits , ces
guerriers , au nom seul de leur pa-
trie , déchiroient avec une ardeur
incroyable le flanc de ceux qui les
menaçoient d'une honteuse servi-
tude.

Le sultan , arrivé sur les bords
de l'Euripe , fit construire un pont
de bateaux , & passa dans l'isle ,
prenant son quartier à mille pas de
la ville. Après avoir arrangé les
batteries , il fit sommer la place
avec des menaces & des promesses
qui furent également méprisées.

[65]

Il pressa extraordinairement le travail des tranchées & l'exécution de l'artillerie , croyant que les assiduités hâteroient les progrès de l'entreprise : mais il y a lieu de douter si ces sièges où il se trouvoit en personne, n'en devenoient pas plus opiniâtres , & si sa présence n'étoit pas un obstacle à la soumission des assiégés. Sans doute qu'après les exemples de tant de capitulations violées par son ordre, il trouvoit encore dans chaque citoyen, la résistance de l'honnête-homme & celle du désespéré. Il y parut aux efforts insignes que firent à l'envi les Grecs & les Vénitiens, & même à l'intrépidité des femmes qui y donnerent les plus grandes preuves

Tome IV.

F

de valeur. Ménacées d'un honteux esclavage & de mille indignités, qu'elles n'auroient pas appréhendées d'un vainqueur plus chaste & plus exact à tenir sa parole, elles laisserent aux enfans l'usage des pleurs & des cris. Renfermant des sentimens mâles dans un cœur féminin, elles paroissent à chaque attaque, elles courent sur la brèche les armes à la main; elles volent aux endroits où le danger est le plus pressant, elles se mêlent si avant dans le combat, qu'il en reste toujours un grand nombre égorgées, comme autant de victimes de l'honneur & de la liberté. La jeune *Eriço* prétend me le disputer en faveur, & croit mériter davantage mon

[67]

estime , si à toutes ses grandes qualités elle joint la bravoure. Déjà indignée de ce que *Mahomet* par ses ambitieuses démarches retarde l'instant de notre union , elle se met à la tête de ces femmes courageuses, & les anime au carnage. On l'a vue plusieurs fois descendre dans le camp ennemi , défier le Turc au combat , & braver les périls & la mort.

Trois fois l'ennemi avoit attaqué nos murailles avec toutes les forces réunies ; trois fois il avoit été repoussé avec un horrible carnage. Alors le sultan comprit que dans des occasions aussi décisives , il étoit nécessaire de joindre l'artifice à la force.

F ij

Il corrompit dans la place *Thomas Schiavo* qui y commandoit l'artillerie & un corps de cinq cens fuilliers Italiens. Cet homme étoit roux, avoit l'œil hagard & le visage parfemé de taches de rouffeur. La plante de ses pieds & le creux de ses aisselles exhaloient une odeur fœtide & insupportable (1).

Ce traître promit d'introduire les Turcs par le poste qu'il défendoit, & employa son neveu dans cette lâche négociation ; tous deux furent apperçus plusieurs fois sur les murailles de la ville, conférant avec les Turcs. Ce moyen les expofoit trop & n'étoit pas fuffifant

(1) Voyez l'observation III.

pour traiter leur noir complot. Ils entretenoient leur correspondance par des fleches chargées de lettres , & tirées réciproquement du camp dans la ville. Le génie infernal qui avoit machiné ce fatal projet , ne put le conduire heureusement à sa fin. Une de ces fleches tomba aux pieds de la jeune *Eriço* , au moment qu'elle alloit sur les remparts examiner la disposition du camp ennemi. Elle ramasse la lettre , l'ouvre & voit en frémissant que le sultan répond aux avis secrets que *Schiavo* lui donne. Cheres compagnes , s'écria-t-elle , vous qui vengez avec moi votre patrie , nous sommes trahies. En vain venons-nous aujourd'hui reconnoître des endroits que

[70]

nous devons défendre , & les bataillons que nous devons attaquer. Un traître démasque nos desseins & rend inutiles nos plus fermes résolutions. Qu'il périsse l'indigne citoyen qui sacrifie sa patrie à son vil intérêt & à sa sacrilège ambition. Qu'il périsse , & que son supplice effraie les lâches qui , à son exemple , livrent indignement à l'ennemi leurs peres , leurs freres , leurs amis , leurs concitoyens.

Elle dit , & à l'instant elle porta la lettre à son pere , qui pâlit d'horreur , & jura la perte du monstre qui avoit imaginé un pareil crime. Le bruit se répandit dans la ville qu'un officier Italien entretenoit des intelligences secretes avec l'em-

[71]

pereur Mufulman. Le perfide *Schivo* eut la hardiesse de s'en plaindre comme d'une calomnie , & faisant mettre sa compagnie sous les armes dans la grande place , menaça de passer au fil de l'épée ceux qui soupçonneroient son innocence. Sa fureur prête à éclater , fut prudemment adoucie par la modération du provéditeur , qui , pour lever toute défiance , vint sans suite l'aborder d'un air affable & d'un front qui n'étoit ni chargé d'aucun ombrage , ni capable d'en donner ; feignant de tout ignorer , il lui touche dans la main , & l'invite si obligeamment à venir dîner chez lui , qu'il ne put se refuser à cet honneur. Aussi-tôt qu'il fut entré dans la salle , l'intré-

[72]

pide *Eriço* se présenta devant lui. Crois-tu m'effrayer par tes menaces, ame vile , que je méprise , lui dit-elle. C'est moi qui suis ta délatrice , & qui ferois ton bourreau , si je ne craignois de fouiller mon bras dans un sang aussi impur que le tien. Gardes , qu'on le prive d'un air qu'il est indigne de respirer. A l'instant , quatre satellites s'avancent , étranglent le perfidé , & le suspendent par un pied aux barreaux de la fenêtre même d'*Eriço*, qui avoit découvert la conspiration , & qui avoit ordonné le supplice.

J'étois présent à cette action , & je n'étois point prévenu de cette scène tragique , mon sang se glaça dans mes veines , & mes cheveux
se

se hérissèrent sur ma tête ; tandis qu'*Eriço*, pleine de fermeté, & animée par ce zèle, qui venge l'innocent & qui punit le coupable, sembloit une prêtresse qui immole une victime au génie protecteur de la patrie. J'aurois pensé qu'un tel supplice auroit dû effrayer tous les traîtres ; mais la perfidie, en dégradant les sentimens, va quelquefois jusqu'à les anéantir. Un autre officier Italien, nommé *Fiorio di Nardone*, eut, après *Schiavo*, le commandement de cinq cents fantassins, & se noircit du même crime. Il indiqua aux Turcs un endroit bien foible des murailles que leurs batteries avoient négligé, & dont les défenses toiboient en ruine.

Tome IV.

G

[74]

Les Mufulmans y pointerent leur artillerie , & nous n'eûmes plus d'autre espérance que dans notre armée navale. Nous appellons *Canalis* à notre secours ; sa flotte faisoit face au camp ennemi ; les vents & les courans étoient favorables pour venir insulter le pont qui traversoit l'Euripe , & tâcher d'ôter aux Turcs les reffourees des convois qui leur venoient d'Athenes & de Thèbes : vrai moyen d'affamer & de faire périr leur armée.

Canalis reste tranquille , ou plutôt dans une punissable indolence. En vain tout l'équipage demande le combat , en pouffant de grands cris pour répondre aux clameurs des assiégés , qui , du haut de leurs

[75]

remparts, demandent du secours, & sollicitent la flotte de venir à l'abordage. Deux freres Grecs, de l'isle de Candie, vrais modeles de courage, & dont le nom mérite d'être transmis à la postérité, les deux *Pizzamani* qui commandoient chacun un vaisseau, s'offrirent à venir brûler le pont. L'amiral, homme de lettres, & méchant soldat, après avoir balancé entre l'attaque & la retraite, jeta les yeux sur *Pierre Canalis*, son fils unique, qu'il aimoit passionnément, & qui, dans un âge encore tendre, étoit effrayé du péril, il communiqua si vivement sa peur à son pere, qu'il détourna le combat.

Pendant ces délibérations l'alar-

G ij

[76]

me est si grande dans le camp des Turcs , que le sultan propose de se retirer , & de faire passer son armée sur la terre ferme avant que le pont fût ruiné. Mais le visir *Machmut* lui en ôte la pensée , en lui faisant observer la manœuvre de la flotte Vénitienne ; il lui conseille de jeter en l'air la baguette de fer qu'il tient en main , signal ordinaire de la bataille. Les conjectures du visir furent justes ; la flotte s'éloigna des terres , malgré le cri du soldat qui demandoit à aller à l'ennemi , & qui souffroit impatiemment qu'on réprimât son bouillant courage. Déjà la main est levée ; le sultan jette la baguette de fer , & l'affaut est décidé pour le lendemain. Jour

fatal & terrible , où ceux qui étoient dans Négrepont devoient perdre , soit la vie , soit la liberté ; où m'étoient réservés les plus grands malheurs qui puissent jamais menacer la tête d'aucun mortel.

Le siége avoit déjà duré trente jours , avec cette différence entre les deux partis , que les Turcs recevoient incessamment du renfort , & que les assiégés ; couverts de blessures , & épuisés par la fatigue , avoient perdu toute espérance de secours. Néanmoins nous combattîmes à l'assaut du lendemain avec une résolution incroyable ; enfin la victoire se déclara pour le plus grand nombre ; & l'endroit foible , indiqué par le traître , fut

G iij.

[78]

forcé. Les Turcs se répandirent par toute la ville avec leur furie accoutumée. Par-tout on vit couler le sang à grands flots, & l'on entendit les longs gémissemens de ceux qui expiroient dans la rage & la douleur. Je veux encore m'exposer aux meurtres, aux sacrilèges, à la désolation que cette victoire entraîne après elle : mais un janiffaire me porte sur la tête un si terrible coup, que je tombe sur un monceau de cadavres dont le sang fumeoit encore. Mes membres se roidissent, & je n'existois plus ; à moins que ce soit encore exister que de n'avoir plus ni sentimens, ni pensées. Le nombre des cadavres est si grand, que le vainqueur est

[79]

obligé de les faire jeter dans l'Euripe , pour éviter la corruption de l'air. Le soldat avide me dépouille , & vers le déclin du jour me traîne sur le rivage. Je ne donne encore aucun signe de vie , & l'on me jette comme les autres dans les eaux , qui étoient teintes du sang de tant de braves guerriers , & qui leur servoient de sépulture. La fraîcheur de l'eau frappa si vivement mes sens , qu'elle m'en rendit l'usage. Je fus emporté pendant quelque tems par le courant du fleuve ; bientôt je fis machinalement quelque effort pour m'empêcher d'être suffoqué. J'arrivai enfin sur la côte , nud , transi de froid , enveloppé des seules ténèbres

G iv

de la nuit , & ne sachant de quel côté diriger mes pas. Je craignois de tomber entre les mains des Turcs, qui, s'ils ne m'eussent pas enlevé le peu de vie qui me restoit, m'auroient accablé de fers & d'opprobres. Falloit-il dans cette appréhension me coucher sur le sable, attendre la mort qui n'auroit pas tardé à venir, me trouvant épuisé, & par le fang que j'avois perdu, & par le défaut de secours & de nourriture? Mais je n'avois aucune nouvelle de ma chere *Erizo*. Ce souvenir me ranima, & je marchai au travers des terres que je ne connoissois point. Allons, me disois-je à moi-même, allons mourir auprès d'elle, si en défendant sa

[81]

patric, elle est descendue dans la nuit du tombeau les armes à la main. Que la mort réunisse deux cœurs qui n'ont pu être enchaînés ensemble par le nœud le plus doux de l'hymen. Peut-être que l'indigne *Mahomet* la tient en servitude ! Allons rompre ses chaînes, poignarder l'infâme qui l'outrage, & ne mourons qu'après être vengé.

Je faisois en marchant ces tristes réflexions, & le hasard conduisoit mes pas. Vingt fois je tombai accablé de fatigues. Mes jambes me refusoient leur service par la foiblesse & l'accablement où je me trouvois ; souvent je me servois de mes mains pour avancer vers un lieu que j'ignorois. Il n'y eut que

mon désespoir qui me foudroyoit , & qui me fit lutter contre les horreurs de ma destinée. J'entends quelque bruit, j'approche, & je distingue quelques paroles. Je heurte à la porte de la maison où j'aperçois quelque lumière : on m'ouvre, & j'apprends que je suis dans les fauxbourgs de Stora, ville que les Turcs avoient pillé peu de tems auparavant, & dont les habitans n'avoient été préservés d'un massacre général, qu'en se soumettant à payer tous les ans un tribut considérable à la Porte Ottomane. Quelques vieillards qui raisonnoient entr'eux sur les malheurs de Négrepont, eurent pitié de mon état déplorable, pansèrent mes plaies,

[83]

& m'offrirent leur demeure comme un asyle contre les rigueurs du fort. Au récit de mes peines, ils versèrent des larmes, me donnerent quelques alimens, & me firent présent de quelques mauvais haillons pour me couvrir. Les vieillards étoient dans une extrême indigence; & ils étoient obligés, malgré leur grand âge & leurs infirmités, de se livrer aux travaux les plus durs, pour amasser de quoi disputer leur vie aux horreurs de la faim & de la nécessité.

Couché sur un peu de paille, je m'endormis : le sommeil répara mes forces. Jeune & vigoureux, je ne tardai pas à me rétablir. J'offris ensuite le peu de vigueur que j'a-

[84]

vois recouvrée , à mes hôtes charitables , pour les soulager dans leur misère , & sans autre intérêt que le pain que j'aurois acquis à la sueur de mon front , de forcer pour eux la terre à produire les biens qu'elle donne en abondance à ceux qui la cultivent avec soin. Mes offres furent acceptées , & j'en conçus une joie d'autant plus vive , qu'étant fort peu éloigné de la ville malheureuse qui venoit d'éprouver le courroux d'un insolent vainqueur , je pourrois apprendre dans peu le sort qui avoit été réservé à *Erixo* & à sa famille. Descendu du faite de la grandeur au fein de l'ignominie , je fouillois la terre , & je cultivois quelques viles lé-

[85]

gumes. Etat plus tranquille, il est vrai, que celui d'un monarque, ou d'un ministre qui a tout à craindre lorsqu'il fait le mal, & qui ignore si il plaît lorsqu'il fait le bien. Que je goûtois peu la paix de cet état ! Je gémissois dans le fond de mon cœur. Connoissant le courage & la fierté de mon aimable maîtresse ; je voyois continuellement le glaive suspendu sur sa tête, & je la voyois préférer la mort à l'opprobre. Qu'aurois-je pu faire seul contre tant d'ennemis ? Perdre ma vie par témérité, & perdre celle d'*Erixo* par imprudence. J'attendis donc du tems, ce que je ne pouvois obtenir par la force, ou par l'intrigue ; je fais tous les moyens de satisfaire

[86]

ceux qui m'avoient donné du secours , & j'espérois qu'un jour je pourrois revoir ma patrie , & rentrer dans le sein de ma famille , si , privé dans ces climats de tout ce qui pouvoit m'y retenir , je trouvois l'occasion de m'enfuir secrètement.



C H A P I T R E · V.*Mort tragique d'Erizo.*

IL étoit tems que j'appriſſe la ſuite de mes infortunes. Un jour que j'étois ſur le boulevard qui ſert de promenade à toute la ville , j'aperçus un officier Italien qui s'étoit diſtingué par ſa valeur dans le ſiége de Négrepont. Il avoit été fait prifonnier lorsſque *Mahomet* s'étoit rendu maître de la place , & il avoit gémi quelque tems dans les fers , juſqu'à ce que le hafard lui offrit une occaſion favorable de s'échapper. Je m'approchai de lui , il eut

beaucoup de peine à me reconnoître ; mais songeant peu à l'instruire de mes propres aventures , je le priaï de m'instruire du sort de la jeune *Eriço* , & de celui de son pere.

Le provéditeur , me dit-il , après avoir donné les plus grandes marques de valeur sur la brèche , & disputé des barrières & différens retranchemens , se retira dans la forteresse. Là , son opiniâreté à se défendre lui donna le tems de capituler , & de demander la foi du sultan pour sûreté de sa vie. Ce fut aussi dans ce moment que ce prince ajouta à sa férocité naturelle la raillerie & les subtilités d'un serment ambigu & captieux. Il promit
au

[89]

au providiteur d'épargner sa tête, & comme si la bonne foi, cette vertu sacrée & plus nécessaire aux rois, qu'au reste des hommes, ne devoit pas être mesurée sur l'intention de celui qui la reçoit, aussi-bien que de celui qui la donne, il trouva l'art d'éluder le sens de ces propres paroles. Aussi-tôt qu'il eut *Erixo* en son pouvoir, il le fit couper par le milieu du corps, disant qu'il l'avoit bien assuré de garantir sa tête, mais qu'il n'avoit pas entendu épargner ses entrailles.

Barbare *Mahomet*, m'écriai-je, quelle infâme furie agite ton cœur? Si tu ne respectes pas tes sermens, quel frein peut-on imposer à ta rage? *O Erixo!* vous que je re-

Tome IV.

H

[90]

gardois déjà comme mon père, permettez que j'arrose vos cendres de mes larmes. Pardonnez si j'envie votre bonheur d'être entré dans le royaume sombre de la mort. Mais, pour ne pas troubler votre tranquillité, que vos mânes ne soient pas averties qu'il est un malheureux qui desire votre destin, & qui voudroit être enfermé dans les ténèbres d'un cercueil. Mais quoi, je frissonne ! Ah ! sans doute, je n'ai pas encore appris tous les sujets de douleurs qui me sont réservés ! Celui qui n'a pas épargné le père, a-t-il pu conserver la fille ? Achevez ; ce doute me déchire l'ame, & suspend le cours de mes esprits. Mais non, n'achevez pas ;

[91]

je me meurs , si le cruel sultan a plongé la plus aimable des mortelles dans les gouffres de l'opprobre & de la douleur.

Semblable à un criminel qui attend l'exécution de la sentence de son juge , il voudroit tantôt retarder , tantôt avancer le moment de son supplice. La vie est pour lui un tourment plus rude que la mort ; mais on n'arrive à ce terme fatal que par les douleurs & les agonies. De même je voulois & ne voulois pas apprendre la triste destinée de celle que je chériffois plus que ma vie. Ces violentes agitations cessèrent , une sueur froide s'échappa de tout mon corps ; je parus plus tranquille , & l'officier profitant de ce moment

H ij

[92]

de calme apparent , me raconta en ces termes la fin tragique de mon aimable maîtresse. La vaillante *Eriço* combattoit à la tête de quelques jeunes héroïnes qu'elle animoit par ses discours & par son exemple. Elle fut enveloppée par un bataillon de janissaires , & ne rendit les armes qu'après avoir fait un horrible carnage autour d'elle , & qu'après que ses forces furent épuisées. Le désespoir ranime sa vigueur , mais elle fait de vains efforts ; elle est déformée , elle est chargée de chaînes , & elle est obligée de suivre le vainqueur qui l'entraîne. C'est une tygresse qui a donné plusieurs fois l'alarme à ceux qui la poursuivoient, elle est prise dans les filets qu'on lui

a tendus , il faut malgré son courage & sa fureur qu'elle se soumette au joug & aux coups de celui qui lui a préparé l'embûche. Les janiffaires font frappés des charmes de cette intrépide guerriere ; ils jugent qu'un pareil trésor ne doit appartenir qu'au sultan , & le lui destinent. C'est alors que la beauté fit sentir tout son pouvoir ; elle semble adoucir des cœurs qui n'avoient jamais été ouverts à la pitié , & qui regardoient l'humanité comme une foiblesse. La fille du provéditeur fut enfermée dans une tour bien gardée ; on la pourvut de toutes les choses nécessaires ; on ne lui parla qu'avec respect ; on lui promit de ne lui faire aucun outrage ,

& on l'entretint des félicités que le grand-seigneur lui réservoir. Souvent , saisie d'horreur , elle gardoit un profond silence : souvent , indignée de pareilles promesses , elle s'écrioit : Hélas , cruels , ôtez-moi la vie ; cette félicité que vous me faites entrevoir , est pour moi un outrage. Songez - vous que je suis la fille d'*Erizo* , que le barbare *Mahomet* vient de faire expirer dans les tourmens , après lui avoir promis un traitement plus doux , & dû à toute ame généreuse qui ne s'effraie pas des périls où l'engage son devoir. C'est vous-mêmes qui me l'avez appris , & vous avez été témoins de ma douleur. Croyez-vous que la fille accorde ses faveurs

[95]

à l'affassin de son pere ? Ah ! lâches, vous qui devriez me détourner d'un pareil dessein , si je fus capable d'y penser , armez mes mains d'un poignard , je l'enfoncerai dans le sein du traître ; c'est ainsi qu'il m'est permis de le caresser. Peu m'importe qu'on le venge après que je ferai vengeance. Cette vengeance me fera si douce , que je ne puis trop l'acheter ; le prix de ma vie est trop modique pour la payer.

Mahomet se délassoit des fatigues de la guerre & de son triomphe ; il avoit appaisé le désordre & le tumulte qui regnent ordinairement dans une ville livrée au pillage du soldat insolent de ses succès. Couronné de l'aigles qui flattoient son

[96]

ambition , il vouloit moissonner des myrthes qui le contentassent dans sa débauche. Quelques favoris lui parlerent de la fille d'*Eriço* , & firent la peinture de ses appas. C'est le plus beau & le plus précieux tribut, disoient-ils , que Négrepont puissent payer à votre victoire. Il vous sera difficile d'en triompher; mais le souverain des musulmans craint-il les obstacles ? Ils dirent; & le sultan, impatient , ne put tarder plus long-tems à voir cette beauté, dont la seule description avoit allumé ses desirs. On amena devant lui la fiere *Eriço* , dont le cœur étoit si agité par tant de violentes passions , qu'elle resta troublée, immobile, interdite à l'aspect
du

du fultan. Approchez charmante fille, approchez, reprenez votre ancien courage. Je ne prétends pas vous traiter en esclave ; vous serez victorieuse, lorsque vous partagerez la gloire du vainqueur.

A la voix de *Mahomet*, *Erizo* reprit l'usage de tous ses sens & de sa raison. Tel un homme endormi s'éveille par la piquure d'un serpent. Oui, moi, s'écria-t-elle, que j'approche d'un monstre que je dois fuir ? Que la terre s'ouvre plutôt sous mes pieds, & que je tombe dans les abîmes de l'enfer. Quoi ! *Mahomet* m'exhorte à avoir du courage ! En aurois-je manqué à défendre ma patrie ? En manquerois-je, s'il falloit déchirer son cœur,

Tome IV. I

[98]

& le donner à dévorer aux vautours ? Cruel , que je partage ta gloire ; c'est-à-dire , que je participe au supplice de mon pere , qui s'étoit fié à la foi de tes sermens ; c'est-à-dire que je participe à la mort de mon amant , qui est enseveli dans les eaux de l'Euripe avec tant d'autres braves guerriers ; c'est-à-dire que je participe à la honte de ceux qui ont livré indignement ma patrie à ta férocité. Voilà sans doute quelle est ta gloire. Voilà le partage que tu me proposes. Juges toi-même si je puis l'accepter.

Elle dit , & *Mahomet* lui imposa silence. Il comprit bien que dans des momens d'une aussi grande tristesse , *Erizo* écouterait peu la voix

[99]

qui l'appelloit aux plaisirs , & qu'il compromettroit sa dignité , s'il s'exposoit aux refus d'une fille qui ne lui annonçoit que son courroux. Il appella ses eunuques , leur recommanda ce trésor inestimable , & leur en confia la garde. On obéit exactement aux ordres de l'empereur. Chacun s'empressoit à l'envi de dissiper la tristesse d'*Eriço* , de la flatter par l'espérance d'un bonheur certain , & de lui promettre un empire absolu & des douceurs parfaites dans le ferrail. Foible dédommagement pour un cœur qui estime les choses leur juste valeur. Espérances & promesses qui n'équivalent pas à un bien réel dont on ressent vivement la perte.

I ij

[100]

Le sultan avoit vu *Erizo*, & il brûla d'impatience de la revoir. Il crut que quelques jours avoient suffi pour calmer l'orage qu'il avoit excité. Elle se présenta une seconde fois devant lui ; mais bien loin de chercher à s'attirer la bienveillance d'un maître redoutable, elle ne fit que mortifier son amour propre & son orgueil. Ne crois pas, lui disoit elle, me séduire par la beauté d'un séjour que je déteste ; tout me devient odieux par ta présence. Ne crois pas que tes prières ou tes menaces me fassent changer de résolution ; je ne suis point une ame vulgaire qu'on trompe par l'amorce du plaisir, ou qui redoute l'appareil effrayant d'un supplice cruel.



[101]

Tu ne peux paroître à mes yeux
que comme une furie teinte de fang,
qui secoue ses serpens dans mon
cœur, & qui, avec la pâle lumière
de son flambeau, éclaire le sein où
je dois porter ma vengeance. Tes
tourmens feront pour moi les faveurs
les plus douces, & je n'en ai pas de
plus grande à t'accorder que ma
mort.

Eh bien, lui répondit *Mahomet*,
qui craignoit peut-être le ressentiment
de cette fille courageuse, il
est tems d'abaisser cette fierté qui
m'outrage. Nous verrons si elle est
à l'épreuve de la crainte & de la
douleur. Je ne te donne plus, *Eriço*,
que cet instant pour délibérer. Choisis
le parti que tu veux prendre,

I ij

[102]

ou de contenter mes desirs , ou de périr dans les supplices. Tu aurois déjà dû prévoir mon choix , s'écria-t-elle ; si l'orgueil , plus que la sensualité n'aveugloit ton esprit. Ordonne des supplices : je pars. En effet elle descendit dans la cour du palais ; & un bourreau lui trancha la tête dans l'instant même qu'elle tendoit les bras vers les cieus , & qu'elle demandoit à être réunie à son pere & à son amant.

Il existe encore cet amant , m'écriai-je ; & vous allez , *Erixo* , le chercher dans les ombres de la mort ! Le voilà qui voudroit mourir pour aller vous rejoindre dans le séjour que vous habitez. Ce sera pour lui le sein de la félicité , puisqu'il vous y

trouvera. Enfonce ce fer dans ma poitrine, cher compagnon de mes malheurs ; tu me dois ce foulagement après m'avoir appris la triste destinée de l'objet unique que j'adorois. A ce discours, l'officier qui parloit resta immobile de surprise, je tombois tout-à-coup du désespoir dans l'anéantissement. Heureux état pour un infortuné, & aussi doux que le trépas : mais peu-à-peu la sensibilité revient, & avec elle toute l'amertume des malheurs. Excusez, tendre *Abdeker*, & vous charmante *Fatmé*, si je ne peins à votre imagination que des tableaux tristes & lugubres. Un amant goûte autant de douceurs à parler de ses peines, qu'à raconter ses plaisirs.

I iv

[104]

Hélas ! répondit le médecin, qui ne vouloit pas s'ouvrir entièrement à *Mocenigo*, ce que vous nous apprenez doit nous consoler dans notre exil. Le sacrifice que *Mahomet* fit de l'aimable *Irene* à la cause publique, nous détermina à quitter un lieu où tout étoit à craindre, puisque le tyran qui y régnoit, ne respectoit ni les droits justes de l'honneur & de la vertu, ni les charmes puissans de la beauté & de l'amour. Qui parvient à ce degré de barbarie, ne peut pas s'effrayer des autres crimes; & son front ne peut rougir que du sang que sa main répand. *Fatmé* aussi vertueuse qu'*Eriço*, eût aussi sans doute subi le même sort. Ce n'est qu'en fuyant.

[105]

qu'on évite le souffle pestiféré d'un monstre qui vomit le poison, qui est hérissé de dards & de glaives, qui enfante les tortures & la mort. Heureux si nous sommes dans un climat où l'on protège la candeur & l'innocence ; nous bénirons mille fois le vent favorable qui nous y a conduit.

A ce discours, *Fatmé* pâlit, en se rappelant dans la mémoire la manière dont le perfide sultan avoit voulu la faire périr, lorsqu'il reconnut qu'il étoit son frere : mais la prudence vouloit qu'elle tînt encore ce secret caché jusqu'à ce que le ciel fit briller le moment de la vengeance.

Elle témoigna beaucoup de compassion sur le destin d'*Eriço*, & l'on

[106]

attribua cette pâleur à sa sensibilité. Achevez, dit-elle à *Mocenigo*, achevez votre histoire, & dites-nous comment vous avez pu éviter le bras du cruel *Mahomet* qui vous persécutoit.

Ce n'est pas, reprit le neveu du doge, sans affronter les plus grands périls, que j'ai revu les murs de ma chère patrie. L'officier Italien qui m'avoit raconté la fin tragique du provéditeur & de sa fille, & qui avoit en même tems découvert tout mon amour pour cette jeune héroïne, eut pitié de ma situation, & se reprochoit à lui-même d'avoir été si véridique dans la narration qu'il venoit de me faire. Il m'engagea à fuir de Négrepont, & vou-

[107]

lut m'accompagner dans ma fuite.
Depuis long-tems il habitoit dans
cette isle , & il en connoissoit jus-
qu'aux routes les plus détournées.
Je partis après avoir remercié les
vieillards qui m'avoient donné l'hof-
pitalité avec tant de zele , & après
leur avoir promis des marques de
ma reconnoissance dans des tems
plus heureux. Je parvins bientôt à
l'extrémité de l'isle ; & j'entrai dans
une barque où se trouvoient quel-
ques négocians qui transportoient
des marchandises dans la Natolie.
Ils nous reçurent pour quelque ar-
gent que nous leur offrîmes. Notre
navigation fut assez heureuse , &
nous descendîmes sur une côte où
nous aurions perdu la vie , si nous

[108]

n'eussions feints d'être amis des Mulmans, & voués au service de *Mahomet*. Cependant ce fut alors que le ciel parut se déclarer en ma faveur, & que le sort cessa de me persécuter.

Le foible *Canalis* fut dépouillé de son emploi aussi-tôt qu'on eut des nouvelles de son peu de courage. Il fut remplacé par *Pierre Mocenigo*, mon oncle, qui l'arrêta prisonnier, & l'envoya à Venise, d'où il fut banni à perpétuité par un arrêt du Sénat. Le nouveau commandant vint d'abord se signaler sur les côtes de Natolie, par des débarquemens toujours défavantageux aux Turcs. Je fus me jeter entre ses bras lorsqu'il remontoit dans son vaisseau

[109]

pour aller chercher & plus de gloire
& plus de profit pour la république
A peine put-il me reconnoître, tant
la tristesse, la douleur & les fati-
gues avoient altéré les traits de
mon visage. D'ailleurs, n'ayant pu
recevoir aucune nouvelle de moi ;
il me croyoit au nombre de ces
braves guerriers qui étoient pérís
les armes à la main, en s'opposant
à la violence & aux fureurs des en-
nemis. En m'embrassant, il versa
quelques larmes de tendresse, &
il me permit de l'accompagner dans
ses expéditions. Expéditions qui
avoient plus d'éclat que de fruit, &
consoloient peu les Vénitiens de la
perte de Négrepont. Le sultan en
étoit quitte pour quelques vieux

[110]

édifices qu'on lui brûloit sur les côtes de l'Asie , & dont la flamme même fervoit à éclairer la retraite précipitée des incendiaires ; tandis qu'il gagnoit des provinces entières où il se maintenoit si bien ; qu'il ne falloit presque pas songer à l'en déposséder. Mon oncle y songeoit pourtant ; couvert de gloire , il s'appretoit à porter le fer & la flamme du côté des Dardanelles , lorsqu'il fut appelé en Chypre pour favoriser les secrettes prétentions de la république , sur la succession du jeune roi qui venoit d'être empoisonné.

Ayant affermi la domination des Vénitiens dans l'isle de Chypre , il parut avec sa flotte dans la plus

[111]

prochaine rade de Scutari , qui est le rempart de la mer Adriatique. Il en fit lever le siège , après avoir massacré un grand nombre des ennemis. La république crut ne pouvoir mieux lui témoigner sa reconnoissance des services si importans , qu'en l'élevant à la dignité la plus éminente. On le proclama doge d'une voix unanime , avec des applaudissemens qui font honneur à sa valeur & à son intégrité. Mais que nos succès ont été peu soutenus. Il y a peu de tems que nous avons appris que notre armée d'Albanie a été mise en déroute par *Mahomet*. Tuteurs du jeune prince *Jean Castriot*, fils de *Scanderbeg* , nous entretenions un

[112]

corps d'armée en Albanie , afin de chasser les troupes Ottomanes attachées au blocus de Croye & de ravitailler la place où la disette des vivres étoit extrême. En vain avons-nous lutté contre l'ennemi formidable qui en faisoit le siège ; notre armée a été taillée en pieces ; & la capitale d'Albanie est demeurée sans aucune espérance de secours. Telle est l'origine de la haine & des soupçons des Vénitiens contre tout ce qui porte les marques & le caractère de l'empire du Croissant. Voilà la suite funeste de mes amours & de mes malheurs. Jugez à présent des prétentions du peuple avec lequel vous vivez , de ce que vous devez en craindre , de ce que vous devez

[113]

devez en espérer. Quelque événement qu'il arrive, vous pouvez compter sur un attachement & une fidélité inviolable de ma part. Je croirois me manquer à moi même que de ne pas vous servir avec autant de zele que j'ai d'estime pour vous.



Tome IV.

K

CHAPITRE VI.

On ne fait comment se tirer de certains dangers. Origine du collier, du bouquet, des ceintures, des brasséslets & des bagues.

TOUTES ces confidences de la part de *Mocenigo*, rassurèrent *Abdeker*, & tranquilliserent un peu ses soupçons. Il se persuada qu'un homme qui dévoile aussi ingénument son caractère, & qui peint lui-même ses passions & son penchant, n'est point capable de perfidie; mais l'amour marche dans des routes détournées, qu'on ne peut appercevoir

[115]

du chemin le plus à découvert , ou plutôt il erre dans un labyrinthe dont lui seul connoît les issues. *Moenigo* redouble ses assiduités auprès de *Fatmé* ; le médecin n'en est point alarmé. *Fatmé* en est fort contente, & *Florise* en secret les ménage & les favorise.

Le neveu du doge entre dans l'appartement de celle dont il vouloit tenter enfin la conquête. Il la trouve dans un négligé qui équivaloit presque à la nudité. Façon de se vêtir bien plus avantageuse aux femmes que toute la pompe , l'éclat & l'éralage de leurs habits superbes & enrichis de masses d'or & d'argent. Une femme habillée ne plaît souvent que parce qu'elle a mis en

K ij

[116]

œuvres toutes les ressources de la coquetterie. Une femme en négligé plaît seulement parce qu'elle est aimable. Dans le dernier cas, l'amour propre est bien plus satisfait ; c'est à sa taille fine & légère ; c'est au contour & à la forme propre de son corps ; c'est à ses graces naturelles qu'on doit tout l'avantage de plaire, d'inspirer des desirs & de soumettre des cœurs dont on feroit peu de cas, si leur esclavage ne nourrissoit leur vanité.

MOCENIGO profita des avantages que lui laisse un habillement aussi commode. Il avale déjà par les yeux la volupté à longs traits. Le moment est favorable ; il est seul avec sa maîtresse, qui a déjà pour lui

[117]

Un doux penchant; il n'a que très-peu de voiles à écarter pour parvenir au terme qu'il desire. Le souffle seul de Zéphire auroit découvert les trésors que la chaste Diane fit voir à Actéon, lorsqu'elle sortit du bain avec ses nymphes. *Mocenigo* colle ses lèvres sur celles de *Fatmé*; il porte la main sur son sein; cette même main devient de plus en plus libertine; la coëffure, la robe; le mouchoir sont tous chiffonnés; *Fatmé* se défend mal; l'amant s'ehardit par les premières faveurs qu'il obtient ou qu'il dérobe; sûr de l'impunité, il ne craint plus les reproches, il ne les écoute plus; il tente tout, croyant pouvoir tout oser. L'amante alloit succomber,

[118]

si ranimant son courage, elle ne se fût levée tout en désordre, & n'eût combattu avec ses larmes un ennemi qu'elle chérissait.

Quoi ! s'écria-t-elle ? Quelle furie nous agite en ce moment, & nous ouvre la porte des remords ! Hélas ! *Fatmé*, ferois-tu une pareille injure à celui qui t'adore ? Et toi, *Mocenigo*, préparerois-tu cette ignominie aux mânes plaintives d'*Eriço*, qui redemande encore aux dieux son amant, & qui m'accuse de lui enlever celui qui lui avait juré un amour éternel ? J'entends ses cris au fond de mon cœur, je l'aperçois se lever de son tombeau, & je la vois armer les enfers pour féconder sa vengeance. Fuyons le

[119]

crime , si nous ne sommes pas assez forts pour résister à ses amorces. Il est encore tems de l'éviter , & de conserver notre innocence ; si cependant c'est être encore innocent que d'avoir livré son cœur aux attraits séducteurs d'une passion qui y laisse toujours des traces fort profondes. Peut-on être en santé , lorsqu'on porte le poison dans son sein.

FATMÉ tint ce discours avec trop d'énergie & de vivacité pour que *Mocenigo* ne s'arrêtât pas. Ses transports parurent se calmer ; mais au milieu de ce calme , on appercevoit une agitation aussi redoutable que l'orage. Telle est une incendie prête à dévorer une forêt entière : on jette de l'eau sur la flamme ; elle

[120]

pétille , elle s'écarte & fait un bruit épouventable. Ce n'est que par degrés que le mouvement du cœur & l'effervescence du sang se ralentissent. La mer même après la tempête vient encore en frémissant , briser ses flots sur le rivage. *Mocnigo* pousse de profonds soupirs , son cœur palpite , son front est couvert de sueur , ses membres sont tremblans. C'est un lion qui mugit au fond d'une forêt , & qui appelle sa femelle à ses tendres caresses. *Fatmé* gémit , ses yeux sont humides & de plaisir & d'inquiétude ; sa respiration est entrecoupée , sa démarche est incertaine. C'est une tourterelle qui se plaint & qui se consume pour ne pas manquer à sa fidélité.

Bientôt

[122]

interdit ; il n'ose avancer ; il craint d'éclaircir le mystère : il aime mieux rester dans l'illusion , plutôt que de lire sa honte sur le front de celle qu'il adore. *Fatmé* est aussi confuse que si on l'eût surprise en consommant le crime & la trahison la plus noire. Elle appréhende de lever les yeux , de peur de lire sur le visage de son amant , l'arrêt fatal qui la condamne. *Mocenigo* est moins déconcerté ; au milieu de sa surprise, il songe à écarter même jusqu'aux apparences , ne pouvant être convaincu de la réalité. Il tire son mouchoir , l'applique sur ses yeux , pour cacher leur trouble & leur agitation. Il feint de pleurer , & pousse des sanglots qui paroissent les mar-

[123]

ques de la plus accablante tristesse. Hélas , s'écrioit - il , charmante *Eriço* , je tiens le modele de tes beaux bras ; tu ne me refusois pas , comme *Fatmé* , la douce satisfaction de les embrasser. Je les ornois de brasselets enrichis de perles & de diamans. Leur éclat ne séduisoit pas ton ame ; ce qui te les rendoit plus précieux , c'est qu'ils soutenoient le portrait de ton amant , dont tu baiçois sans cesse l'image.

A ce discours , *Abdeker* s'imagine s'être mépris , & pense que les soupçons dont il vient d'être agité , ne partent que de quelque retour de sa jalouse fureur. Il s'approche , & il voit alors *Fatmé* & *Mocenigo* moins coupables. La jeune Géor-

L ij

gienne se leve , elle entrevoit l'excuse que lui fournit l'officier Vénitien. Aux doutes qu'a pu former son amant , elle se rassure , elle embrasse le médecin , & multiplie d'autant plus ses caresses , qu'elle soupçonne son cœur blessé par des apparences qui sembloient annoncer une infidélité. Tel est ordinairement le remède que les femmes préparent à leurs époux , lorsqu'elles veulent les tromper. La moins rusée fait prendre ce masque à propos , & l'époux , de bonne foi , est la dupe d'un personnage qui satisfait si agréablement sa passion & son amour-propre. Il ne craint pas le serpent caché sous les fleurs.

Mocenigo salue *Abdeker* qui paroît

touché de sa feinte douleur. Et après quelques paroles consolantes , *Abdeker* dit au Vénitien : Vous parliez de braffelels , je veux vous en enseigner l'origine ; peu de personnes la connoissent. *Fatmé* ne me refusera pas son attention ; tout ce que je vais dire intéresse trop les graces & le talent de les faire valoir.

De tous les tems les mortels ont rendu leurs hommages à la beauté ; les dieux l'ont formé au printems de leur éternité ; ils l'ont formé au jour de leur plus belle fête ; ils l'ont formé dans les plus doux momens de leur loisir & de leur volupté. C'est donc rendre un culte à la divinité , que d'en rendre un à la beauté ; ou plutôt la beauté est une

L iij

[126]

divinité qui exige notre cœur & nos offrandes. Dans ces siècles fortunés où l'on n'écoutoit que la voix de la nature, les hommes heureux dans leur innocence, après avoir mis des couronnes de fleurs sur la tête des dieux qui présidoient à leurs temples, en mettoient de nouvelles sur la tête des jeunes filles qui les captivoient par leurs charmes. Une seule couronne ne suffisoit pas pour exprimer tout leur amour & tout leur respect, ils en faisoient promptement une autre avec la rose & le muguet. L'innocente fille l'acceptoit ; & trouvant sa tête déjà chargée d'un trophée, elle ornoit son col de cette couronne, qui, étant le prix de ses attraits, les faisoient

[157]

briller encore avec plus d'éclat. Telle fut l'origine des colliers qu'on fit ensuite avec des effets plus précieux, à mesure que les hommes, quittant leur première simplicité, se livrèrent au luxe, & donnerent une valeur chimérique aux richesses. Mais, un amant se contente-t-il de donner deux couronnes à l'objet qu'il chérit, & qui mérite plus de mille couronnes? Il va chercher de nouvelles fleurs dans ses parterres, il en assortit les couleurs, & porte à sa maîtresse un présent que Zéphyre destinoit à Flore. L'amante le reçoit avec plaisir, & sa vanité en est satisfaite. Elle réunit l'anémone, l'œillet & le jasmin, & en forme un bouquet, qu'elle

L iv

place comme un trophée dans son corset. Elle examine les couronnes, choisit la plus large pour mettre à sa ceinture, & passe les plus étroites dans ses bras, dont la beauté mérite autant d'être couronnée, que la majesté qui éclate sur le front. Voilà l'origine du bouquet, de la ceinture & des brasselets, qui furent ensuite fabriqués avec des perles, des émeraudes & des diamans, parce qu'il n'y a rien de trop précieux pour celle qui doit nous posséder nous-mêmes. Un amant n'a jamais fini, lorsqu'il s'agit d'orner celle qu'il aime. Il cueille des joncs aromatiques, & en forme de petits cercles qu'il jette aux pieds de l'objet de son amour. La tendre fille,

[129]

qui ne néglige rien de ce qui vient de son amant, les ramasse & les met à ses doigts ; de sorte qu'il n'y a pas une seule partie de son corps qui ne soit couronnée. Tels furent les premiers élémens des bagues dont on n'a pas rehaussé le prix en allant chercher ce qu'il y a de plus rare dans l'Inde. Telle fut *Iphigénie*, que son pere *Agamemnon* voulut immoler pour appaiser la colere de Diane. Son front, ses bras, ses pieds sont ornés de couronnes de fleurs. Les Grecs accourent en foule pour admirer sa beauté, & le ciel fait grace à l'obéissante victime, que la tendresse du pere, & l'affection du peuple couronnoient avant de la présenter au tribunal des dieux.

Fatmé & *Mocenigo*, qui ne s'attendoient pas qu'*Abdeker* renonçât si vite à ses scrupules, s'applaudirent intérieurement de leur stratagème, & applaudirent hautement à l'imagination brillante du médecin, qui fut flatté des éloges répétés qu'il reçut dans cette occasion. *Mocenigo*, dont le visage étoit devenu plus ferein, fit différentes questions à *Abdeker*. Il lui demanda l'origine des boucles d'oreilles, & comment les oreilles contribuoient à la beauté. Le médecin, encouragé par l'attention & l'envie d'apprendre de ses élèves, reprit la parole & dit :

Les oreilles sont situées sur les parties latérales de la tête, de manière qu'elles font une partie de la

[131]

face. Quelques peuples les tiennent à découvert, & d'autres les tiennent cachées sous leurs cheveux ou sous leur turban. Mais en général, les femmes les laissent voir, & sont persuadées, avec raison, qu'elles accompagnent avec grace tous les traits du visage. L'oreille externe est presque toute formée d'un cartilage très-ample & très-façonné qui est comme la base de toutes les autres parties dont elle est composée. Elle ressemble en quelque façon à une coquille de moule, dont la grosse extrémité seroit tournée en haut, la petite en bas, la convexité du côté de la tête, & la cavité en dehors. Lorsque les oreilles n'ont pas été contraintes par des bandes

[132]

dans la jeunesse , elles sont naturellement courbées en devant. Elles sont encore bordées d'une espece d'ourlet qui fait le contour de la grande portion. C'est de la belle forme de cet ourlet, de la régularité de la conque, & du contraste singulier des éminences & des cavités que les oreilles tirent leurs principaux agrémens. Celles qui sont petites sont les plus estimées : les grandes font penser à celles de Midas, assez décrié pour avoir porté les oreilles d'un animal employé à de vils travaux. Avec l'âge, quelques-unes des éminences de l'oreille se couvrent de poils qui en voilent l'élégance, & qu'on peut détruire facilement. La propreté exige sur-

[133]

tout qu'on nétoie exactement le conduit qui tranfmet les fons au timpan. Il s'y filtre une matiere jaunâtre & épaiſſe , à laquelle on donne le nom de cire. Cette cire , après un certain tems , paroît à l'extérieur , n'offre rien que de dégoûtant , & annonce une perſonne mal-propre , ou au moins négligente.

Le lobe de l'oreille , c'eſt-à-dire , la portion molle qui eſt au-deſſous de la conque , eſt ſimplement compoſée de peau , & d'un tiſſu graiſſeux. C'eſt ce petit lobe qu'on perce (1) pour y ſuſpendre les pierres les plus rares. L'uſage de porter les boucles d'oreilles eſt fort

(1) Voyez l'obſervation IV.

[134]

ancien ; & je vous ai déjà fait mention de Junon qui mit ses boucles d'oreilles , pour plaire davantage à Jupiter , au moment qu'elle méditoit de le trahir. Les boucles d'oreilles étoient une marque d'honneur ou d'opprobre , suivant les coutumes des nations. Les Hébreux, les Egyptiens , les Grecs & les Perses les regardoient comme un signe de distinction & de noblesse. Les femmes mettoient leur boucles d'oreilles les jours de fêtes , les jours qu'elles paroissoient dans le temple , les jours qu'elles alloient dans les promenades publiques. Lorsqu'une fille étoit présentée à son futur époux , elle n'oublioit aucun ornement de la toilette , & met-

[135]

toit à ses oreilles les pierres précieuses que ses parens ou son amant lui avoient donné. Chez les Romains , au contraire , c'étoit une marque d'esclavage , que d'avoir des oreilles percées. Lorsqu'ils eurent soumis les Arabes & les Carthaginois , ils leur firent porter des anneaux à leurs oreilles , comme à leurs esclaves. Mais , quelques contraires qu'ayent été les façons de penser des différentes nations , il est constant qu'en tous lieux , les femmes portent aujourd'hui des boucles d'oreilles , soit pour donner plus d'éclat à leur beauté , soit pour faire marcher l'opulence à côté des grâces. On ne s'avise plus aujourd'hui de les regarder d'un œil de mé-

[136]

pris ; au contraire , plus les femmes font riches & distinguées , plus elles s'efforcent de porter un poids , & un nombre considérable de diamans à leurs oreilles.

Ce qui nourrit la vanité , dit *Mocenigo* , est toujours un fardeau bien léger. Je me rappelle dans la mémoire un fait qui revient assez bien au sujet dont il est ici question. *Cleopâtre* , la dernière reine d'Égypte , possédoit les deux plus belles perles dont jamais ait fait mention l'histoire. Ces perles lui avoient été laissées par les rois d'Orient , ses prédécesseurs. Un jour que *Antoine* lui eut donné un magnifique repas , elle loua sa dépense & sa profusion ; mais elle le
fit

fit d'un ton si ironique , que le consul en resta surpris. Son embarras augmenta bien plus lorsqu'elle l'invita pour le lendemain à un souper , où elle l'assuroit que d'un seul coup elle avaleroit la valeur de plus de deux cents sesterces. *Antoine* ne manqua pas de se rendre à ce festin , & il ne vit rien d'abord qui pût remplir son attente. A la fin du repas , il demanda à la princesse comment elle prétendoit tenir sa promesse. Aussi-tôt elle fit desservir tous les mets qui étoient sur la table , & commanda qu'on apportât le dessert. Un échançon , instruit des intentions de sa maîtresse , servit seulement une coupe remplie d'un vinaigre très-fort &

Tome IV.

M

très-rectifié. *Cléopâtre* alors prit une de ses boucles d'oreilles, la trempa dans ce vinaigre, où elle ne tarda pas à fondre, & avala sur le champ tout ce que contenoit la coupe. Elle alloit prendre l'autre perle pour la diffondre & l'avalier de la même façon; mais *Antoine* l'arrêta, & fut content de la première expérience (1). On rapporte qu'un certain *Clodius*, fils d'*Esopé*, le poète tragique, fit la même épreuve avec les boucles d'oreilles qu'il avoit reçues de *Metella*, lesquelles étoient

(1) Voyez *Pline*, Hist Nat. liv. 9, chap. 35, & liv. 10, chap. 51. *Macrobe* rapporte le même fait, liv. 3, chap. 17 de ses *Saturales*. *Valère maxime*, liv. 9, chap. 1.

estimées mille sesterces ; c'est-à-dire, plus de cents mille francs (1).

Une pareille prodigalité, répondit *Abdeker*, est plutôt à blâmer qu'à applaudir. Un pareil luxe ne sert à rien, il tend plutôt à détruire les productions uniques de la nature. J'en dirois presque autant de la coutume bizarre des Indiens, qui attachent des perles à leur nez & à leur front. Cette parure, bien loin de leur donner quelque agrément, ne fait que les rendre encore plus difformes. Il est

(1) *Filius Æsopi detrahitam ex aure Metella.
(Scilicet ut decies solidum exhiberet) necio
Diluit insignem baccam.*

HORAT. *Sat.* 3, *liv.* 2, v. 238.

un art pour se parer. Cet art est fils de la modération & du bon goût. Les graces toutes nues sont trop ingénues & trop simples ; surchargées de parures, elles sont bizarres, ridicules, insensées.

Cette conversation finie, *Mocenigo* s'en retourna chez lui, en se félicitant des bons procédés du médecin dans une occasion aussi critique, & se flattant de pouvoir obtenir quelque victoire sur *Fatmé*, dans des momens plus heureux. *Abdeker*, seul avec sa maîtresse, se rassasioit de ses charmes ; & écartoit sans cesse les images que rassembloit dans son imagination une jalousie qui commençoit à être bien fondée. *Fatmé*, qui se croyoit encore plus

[141]

coupable qu'elle ne l'étoit effectivement , se faisoit de violens efforts pour cacher sa tristesse. Elle sentoit que la gaîté est la marque la plus sûre d'une conscience pure & sans remords.



CHAPITRE VII.

Emprisonnemens d'Abdeker & de Fatmé. Incurfions de Mahomet.

LA nuit qui avoit amené le calme le plus heureux, fut fuivi du jour le plus agité & le plus tumultueux qu'aient fixé les arrêts du destin. La république venoit de recevoir la nouvelle que *Mahomet* lui-même étoit passé en Italie avec un corps d'armée confidérable, & qu'il avoit forcé des postes qui appartenoient aux Vénitiens. L'épouvante s'étoit répandue par toute la ville, & le doge avoit affemblé fon confeil.

[143]

Le corps de la noblesse & des sénateurs étant arrivé dans la grande salle de l'audience, *Barbaro*, un des nobles Vénitiens, se leva au milieu de l'assemblée, & demanda en grace qu'on voulût bien l'écouter quelques instans. Ne méritons-nous pas par notre imprudence, s'écria-t-il, les malheurs qui nous menacent. Nous avons été tranquilles, tant que l'empereur Ottoman a paru détourner ses regards de dessus notre république; mais devions-nous nous croire en repos tant que notre ennemi le plus cruel existoit. Bien loin de chercher à épuiser ses forces, nous lui en avons prêté au contraire de nouvelles. Notre ville fert aujourd'hui d'asyle à ses espions,

[144]

Nous les voyons sans nous y opposer. Ceux mêmes qui ont paru jusqu'à présent se charger particulièrement de la défense de la patrie, les protègent & semble leur prêter les mains. Mais, dois-je me taire, lorsqu'il s'agit du salut de tous, & ne point nommer celui sous les yeux duquel se doivent tramer les plus horribles complots. Non, sans doute, & je ne dois pas craindre de faire ici le rôle de délateur, toujours odieux, quand il ne tend pas à la punition du crime, ou au bien général de l'état.

Le neveu du doge respectable qui nous assemble ici pour la cause commune, *Mocenigo* est l'imprudent qui favorise un étranger dont

les

[145]

les intentions font de nous perdre. Cet étranger est *Abdeker* qui est un frere de *Mahomet*. Vous n'ignorez pas qu'*Amurat* en mourant laissa encore un fils qu'il recommanda à *Mahomet* : mais le premier soin de ce monstre, à son avènement à la couronne, fut de violer la parole qu'il avoit donné à son pere. Il chargea *Calil Pacha* de faire périr cet enfant, selon les maximes impies de chaque nouveau sultan, qui, par ce sacrifice de son propre sang, prétend ôter un chef aux mécontents, & n'avoir plus à craindre un usurpateur dans sa famille. *Calil Pacha* n'a pas exécuté les ordres inhumains de son maître, il a élevé cet enfant en secret, & c'est lui

Tome IV. N

[146]

que nous voyons paroître à Venise sous le nom d'*Abdeker*. Il se ménage toujours des correspondances secretes avec la Porte Ottomane; il prétend toujours au trône, quoiqu'il en soit fort éloigné, & il est peut-être plus à craindre dans son obscurité, que s'il paroissoit dans un plus beau jour. Le ver timide qui se réfugie au centre d'un fruit, le mine peu-à-peu, & le fait périr. Ne pourroit il point entrer dans l'ordre des projets de cet ennemi caché, d'attirer soudement son frere sur nos terres, de l'exposer à de nouveaux périls où son courage l'emporte, & de profiter du moment où le sultan rendroit les derniers sours, pour se mettre

[147]

à la tête de son armée ; s'y faire déclarer empereur & retourner à Constantinople, après avoir écrasé la puissance Vénitienne ? C'est depuis que nous avons cet étranger dans nos murailles, & que nous l'avons vu même à la promenade se confondre hardiment avec les nobles ; que nous avons vu aussi *Mahomet* songer à pénétrer dans le cœur de nos états. Sans des motifs particuliers qui nous sont inconnus ; sans des plans exacts & bien combinés ; sans des avis secrets & intéressans, l'empereur Turc quitteroit-il les terres de sa domination, ou négligeroit-il des ennemis plus voisins, pour venir combattre des ennemis éloignés & tranquilles, ou

N ij

s'emparer des villes qui resteront difficilement sous sa domination, par l'impossibilité d'y apporter un prompt secours ? Après toutes ces considérations, je conclus, augustes sénateurs, qu'il faut se saisir d'*Abdeker*, avant que d'aller éteindre les flammes qui nous environnent, & dont la fumée obscurcit l'air que nous respirons ici. *Abdeker* est le feu qui allumera parmi nous le flambeau de la discorde, & qui peu-à-peu nous réduira en cendres, sans que nous nous en appercevions,

Il s'excita un murmure général dans toute l'assemblée, & chacun sembloit approuver l'avis de *Barbaro*, lorsque le neveu du doge s'appretoit à répondre. Il avoit été

[149]

attaqué d'une maniere outrageante, & il ne pouvoit tarder plus long-tems à prouver son innocence. Il sentoit bien que toute l'accusation ne partoit que de la basse jalousie de *Barbaro* qui avoit tenté plus d'une fois la connoissance de *Fatmé* auprès de lui : mais il lui avoit résisté d'une maniere ferme, connoissant la méchanceté de son caractère, & son mépris insolent pour les femmes. Peu-à-peu l'émotion qui régnoit dans l'assemblée, se calma, *Mocenigo* profita de ce moment de silence pour se faire entendre, & parler en ces termes.

On déferé à votre tribunal deux personnes supposées coupables; l'une est présente, & l'autre est absente :

N iij

[150]

mais leur cause paroît tellement unie , que celui qui prouvera l'innocence de l'une, fera voir en même-tems l'innocence de l'autre. Rassurez-vous , chef vénérable de notre république , votre neveu ne s'est point noirci du crime dont on l'accuse. Rassurez-vous , illustres sénateurs , *Mocenigo* qui a déjà sacrifié sa vie pour les intérêts de sa patrie, est encore prêt à verser tout son sang pour elle. Je connois , il est vrai, *Abdeker* ; celui qui me le reproche a tenté plusieurs fois de le connoître, moins sans doute, pour le démasquer , que pour le déshonorer. *Abdeker* est un médecin Arabe , dont le mérite est trop étendu pour rester renfermé dans les limites étroites

[151]

de quelques provinces mal peuplées. Il vint à Constantinople, où il exerça sa profession d'une manière distinguée. Ce fut-là qu'il connut *Fatmé*, la plus belle des mortelles, il l'épousa, & s'est réfugié avec elle dans cette ville, pour éviter les poursuites de *Mahomet*, qui n'aurait pas manqué de lui faire enlever sa femme, s'il eût connu sa beauté. Telle est, en peu de mots, l'histoire de cet étranger qui fait aujourd'hui le sujet de vos alarmes. Tout son crime est d'avoir regardé vos états comme un asyle où il pouvoit vivre en sûreté, & ne pas craindre les insultes d'un ennemi, dont vous avez conjuré la perte. C'est un frere, dit-on, de ce fier
N iv

tyran. Ce n'est qu'une fable, qui a pris son origine dans quelques bruits populaires (1). *Mahomet*

(1) *Phranza* (lib. 3, cap. 2.) ne donne pas de frere à *Mahomet*. Cet historien traitoit en ce tems-là des affaires importantes avec les Turcs, en qualité de ministre d'état de l'empereur Constantin. Il pouvoit écrire sur de bons mémoires en cette occasion, puis qu'il fut ambassadeur en Serbie, auprès de la despote Marie, lorsque la mort d'*Amurat* l'eut tirée du ferrail. *Barthelius*, (lib. 7.) semble aussi être persuadé qu'*Amurat* ne laissa point après lui d'autre fils que *Mahomet*. Mais la foule des autres historiens (1) veut persuader le contraire, quand ce ne seroit

(1) *Chalcond.* lib. 7. *Ducas* cap. 33. *Sanfovino*, vit. di Mahom. *Sacredo*, pag. 70. *informat. di Paol. Giovo.*

[153]

n'eut jamais de frere , les Musulmans qui ont toujours les yeux fixés sur le trône de leur empereur

que pour exagérer les cruautés de *Mahomet* envers cet enfant , qu'ils nomment tantôt *Tharfines* , tantôt *Cialapin*. On s'avisa même, quelque tems après (1), de donner à *Mahomet* un nouveau frere , soustrait du ferrail par le visir *Calil-Pacha*, & porté secrètement à Venise , & de-là à Rome , où le pape *Calliste III* le fit baptiser , & le nomma *Calliste Ottoman*. On ajoute qu'il étoit homme de probité ; & qu'étant venu en Allemagne , il y subsista par les libéralités de l'empereur *Friederic III*. Mais , qu'au bout de quelque tems, étant prêt à se marier en Autriche avec une fille de la maison de *Hoensfeld* , & déjà accordé avec elle , il vint à mourir , & laissa

(1) *Cuspinian* , in vita mahom.

[154]

n'en ont jamais parlé; & *Mahomet*, qui ne souffre point d'égal, n'auroit pas remis le fer en d'autres mains, lorsqu'il s'agissoit d'affermir la couronne sur sa tête. Celui qui renfermoit dans son cœur assez de cruauté pour immoler lui-même ses maîtresses, en avoit assez pour couper lui-même la branche de sa

tant de douleur dans le cœur de cette fille, qu'elle quitta le monde & se fit religieuse. Voyez l'histoire du regne de *Mahomet II*, par le sieur Guillet, tom. I, liv 2, p. 106, où toutes ces opinions sont très-bien discutées. Il est vrai que *Mahomet* eut dans sa jeunesse un frere appelé *Aladin*, qui se tua à la chasse en poursuivant un cerf. De sorte qu'à la mort d'*Amurat*, personne ne pouvoit disputer à *Mahomet* le droit de monter sur le trône.

[155]

race, qui pouvoit lui porter quelque ombrage. Celui qui fit périr dernièrement le jeune sultan *Mustapha*, son fils, auroit eu peut-être assez de bonté pour ne pas voir couler le sang d'un frere, dont il auroit pu craindre les attentats. Mais, supposons qu'*Abdeker* soit ce frere échappé aux rigueurs du destin : Comment penseroit-il renverser les prétentions des fils de l'empereur Ottoman, *Bajazet* & *Zizim* ? Nous nous taisons sur les desseins qu'on lui prête, ils sont trop mal conçus, ils sont trop bizarres pour qu'on les adopte. Celui qui prétend à l'empire, ne s'éloigne pas du trône ; il menage des intrigues seerettes à la Cour ; il s'y fait des amis. Celui qui prétend à

L'empire, n'ouvre pas une nouvelle carrière aux victoires de son concurrent ; il ne lui prépare pas lui-même sa gloire, & il ne lui en facilite pas lui-même les moyens. Celui qui prétend à l'empire, se ligue avec les ennemis de son rival, il lui creuse partout des précipices ; & aime mieux diminuer la force de son sceptre que de l'augmenter. *Abdeker* feroit donc plutôt notre ami que notre ennemi, comme l'avance *Barbaro*. Au reste, tout ceci n'est qu'une fiction. Je connois *Abdeker*, & je connois en même-temps toute la droiture de son cœur, & toute la pureté de ses intentions. Je ne lui ai point vu faire de démarches suspectes, ou des projets politiques qui tendissent à sa propre

[157]

élévation, & au détriment de la république. Suis-je répréhensible de m'être lié d'amitié avec cet étranger, comme on me le reproche aujourd'hui ? C'est à vous à le décider, auguste Sénat, auquel je suis attaché par les liens du sang, & par l'amour de mon devoir. Ne vous ai-je pas donné une preuve suffisante de mon attachement à vos intérêts, lorsque je manquai de perdre la vie à la défense de Négrepont ; & que, jetté dans l'Euripe, comme dans le Styx, je devois descendre sur le rivage de la mort ? Bien-loin de reprocher mes services à ma patrie, je m'en fais gloire ; je suis prêt encore à subir de nouveaux périls pour elle ; & la vie qu'un

[158]

fort heureux m'a rendue, ne doit être employée qu'à la venger de ses ennemis. J'irai, si vous me l'ordonnez, attaquer *Mahomet* dans son camp, ferner l'épouvante dans son armée, & mettre en déroute ses soldats. C'est ainsi que je favorise vos ennemis, & que je fers les puissances que vous redoutez.

Lorsque *Mocenigo* eut fini de parler, les *pregadi* furent aux voix, & restèrent long-tems aux opinions. Le doge ayant enfin résumé tous les sentimens, prononça ses conclusions. Il est des tems, dit-il, où l'on ne peut être trop sur ses gardes. Nous sommes environnés d'ennemis dangereux, il seroit donc imprudent de ne pas faire attention

aux avis que nous recevons. Les doutes, les préfomptions seules fuffifent pour qu'on prenne les plus exactes précautions. *Abdeker* peut n'être point un ennemi de l'état ; mais il a vécu avec nos ennemis , il faut donc s'affurer de sa personne & de tout ce qui lui appartient. Gardes, que ces ordres soient exécutés à l'instant.

Le jeune *Moconigo* protesta que son ami étoit innocent ; mais il falloit se soumettre à la volonté de ses juges. Il n'insista pas même sur les autres motifs de sa défense, de crainte qu'on ne le soupçonnât comme complice des trahisons qu'on attribuoit au médecin. Il se tut, méditant de se venger de *Barbaro*,

[160]

& de délivrer promptement *Abdeker* de la prison où il étoit condamné avec *Fatmé*.

Aussi-tôt le *Barigello* (1) & ses satellites partirent pour se saisir des deux étrangers, & les conduire dans la prison indiquée. Ils les entraînent malgré leurs cris, leurs plaintes & leurs larmes. *Abdeker* est comme ce lion surpris dans les filets ; en rugissant, il se laisse charger de chaînes, & attend la mort que ne peut plus écarter son courage. *Fatmé* est comme cette tendre fauvette qui couve ses petits. Un jeune enfant trouve son nid, met la main sur la mere & sur ceux qu'elle cache de

(1) Le prévôt des archers.

ses

[161]

ses ailes. Son cœur palpite, elle tremble, & cède à la main du ravisseur; mais elle craint moins pour sa propre vie, que pour celle de ceux qu'elle abandonne. Les deux amans sont enfermés dans une prison obscure, & ils ignorent le crime qu'ils ont commis; ils doutent même si on ne les destine pas à quelque supplice honteux. Cruelle incertitude qui leur fait garder le silence, & qui les empêche de se communiquer mutuellement leurs réflexions. Peu-à-peu la terreur se dissipe, & la raison reprend tous ses droits. Voilà, s'écria le médecin, voilà cette haine des Vénitiens contre les Turcs, qui éclate enfin contre nous. Instruits par les discours

Tome IV.

O

[162]

de *Mocenigo* , nous devions en appréhender les effets , & les éviter par notre fuite. On s'endort dans le calme ; on ne songe pas même à faire usage de sa prudence ; on est surpris par la tempête , & le naufrage est presque inévitable. *Fatmé* interdite, ne versoit que des pleurs ; mais reprenant l'usage de sa raison, elle répondit : J'admettrois tes doutes , cher amant , si mon ame n'étoit déchiré par d'autres craintes. Quelque traître a sans doute révélé à *Mahomet* que je n'étois descendue que jusqu'aux portes de la mort ; que ton art avoit arrêté le ciseau de la parque ; que tu n'as quitté Constantinople que pour fuir la colere du fultan , & jouir des triomphes

[163]

qu'il n'a jamais pu obtenir. Il ne te voit plus à ses côtés pour réparer les maux que lui causent ses débauches ; il frémit de rage de ne pouvoir plus jouir de tes secours, & il cherche à te punir comme le criminel souillé de la plus noire infidélité. Quant à ta chère *Fatmé*, il la chériffoit comme sa favorite, il la déteste comme sa sœur. La nature lui inspiroit les sentimens qui attachent les êtres, dans les veines desquels coule le même sang. Le barbare a corrompu ces sentimens dans son cœur, il en a formé la passion la plus détestable, qui, ne trouvant plus son aliment nécessaire, s'est convertie en une haine implacable. C'est *Mahomet* qui nous pour-

O ij

[164]

fuit aujourd'hui. Il a appris le lieu de notre retraite. Il menace les puissances qui nous accordent un asyle. Tu fais combien sa colere est redoutable. Tu fais sur combien de nations son bras s'est appesanti. Tu fais combien il a abaisé les thrones qui formoient quelques obstacles à ses prétentions. Personne n'ose plus lui résister. Il nous redemande au sénat de Venise : on s'est assuré de nous , pour nous remettre entre ses mains. La république aime mieux sans doute sacrifier deux étrangers, que d'allumer son courroux , & d'attirer dans ses états un ennemi aussi cruel & aussi terrible.

Abdeker ne pouvoit rien répondre à ces conjectures. Elles lui pa-

[165]

roissoient établies sur des fondemens assez vrai-semblables, & la crainte les rendoit encore plus solides.

Mocenigo, qui comptoit beaucoup sur les bontés de son oncle, & qui n'ignoroit pas qu'il en étoit aimé, ne tarda pas à le dissuader des imputations qu'on avoit faites contre lui & contre ses amis. Il en obtint même la permission de les voir en cachette pendant la nuit, & de leur procurer toutes les commodités nécessaires pour une vie plus douce & moins ennuyeuse. Il se flattoit encore de pouvoir dans peu ménager leur évafion, & de favoriser leur retraite sous l'autorité du doge. Après ces démarches, il

[166]

vole aux portes de la prison , il entre , & trouve *Abdeker* endormi, se trouvant accablé par le poids de son malheur , tandis qu'à la lueur d'une lampe il apperçoit *Fatmé* baignée de ses larmes. Elle jeta un cri effroyable ; elle s'imagina voir entrer le bourreau qui venoit la chercher pour la conduire au supplice. Le médecin , agité par des songes sinistres , se réveille en sursaut , déchire ses habits , & prend entre ses bras sa chere *Fatmé* , comme pour la défendre contre les infâmes satellites qui voudroient lui arracher ce qu'il a de plus cher.

Rassurez-vous , s'écria *Mocenigo* , je ne viens pas vous annoncer de nouveaux malheurs ; je viens au

[167]

contraire vous instruire des motifs qui ont engagé les chefs de notre corps politique de vous retenir , & vous faire connoître les moyens quidoivent vous faire espérer votre élargissement. Il dit ; & *Abdeker* remis de sa surprise , fut embrassé le neveu du doge , qui à son tour , fut baiser la main de *Fatmé*. L'affliction de cette aimable étrangere lui donnoit encore un air plus touchant & plus intéressant. Sa beauté recevoit de ses larmes encore un nouveau lustre. *Fatmé* avoit des graces à pleurer ; & jamais elle n'avoit fait tant d'impression sur les yeux & sur le cœur de *Mocenigo* , qui lui témoigna combien il avoit été sensible à l'injure qu'on lui avoit faite.

Mais il le lui témoigna d'une manière si tendre & si affectueuse, qu'il lui eût été impossible de le faire ainsi, s'il n'eût agi que par les sentimens de l'humanité & de la compassion. Ensuite il raconta au médecin comment il avoit été accusé au Conseil, & la façon dont il l'avoit défendu; le parti violent que le doge avoit été contraint de prendre, & l'espérance qu'il avoit de voir bientôt finir leur captivité. *Abdeker* & *Fatmé* furent rassurés sur cette promesse, & sur la parole que leur donna *Mocenigo*, de travailler sans relâche à leur élargissement. Leur confiance étoit d'autant mieux fondée, que c'étoit un ami puissant qui

qui prenoit en main leur défense. Après mille marques réciproques d'amitié, le neveu du doge se retira, & travailla avec ardeur auprès de son oncle pour obtenir la liberté de ces deux étrangers, dont on avoit pu connoître la conduite peu préjudiciable au gouvernement. Ses sollicitations étoient d'autant plus fréquentes, qu'il ne quittoit point le doge, ne pouvant posséder aucun emploi, tant que son oncle occuperoit la première place de la république. C'est une loi établie à Venise, que les parens du doge ne peuvent posséder aucune charge. Cette loi est d'autant plus sage, que par son moyen, on évite les factions & les

Tome IV.

P

[170]

cabales des doges qui viseroient
à la tyrannie, ou qui aspireroient
au despotisme.



CHAPITRE VIII.

*La beauté reçoit de nouveaux charmes
de la vertu.*

LES inquiétudes qu'avoient éprouvés *Abdeker* & *Fatmé*, l'obscurité de la prison, le défaut de la dissipation, les dispoisoient à faire des réflexions sérieuses & philosophiques. Cependant ils s'entretenoient encore de la beauté ; le médecin en parloit parce qu'il en avoit le modele devant lui, & *Fatmé* l'engageoit à continuer ses discours sur ce sujet, afin de le distraire de

P ij

[172]

mille idées qui auroient pu troubler la paix de son cœur.

L'ame, disoit *Abdeker*, n'est pas la seule qui ressent les effets de la vertu ; le corps en retire des avantages plus précieux que ceux qui lui sont procurés par l'art & l'attention la plus étudiée. En effet, le visage étant le miroir de l'ame, il doit en représenter tous les signes caractéristiques. Supposons l'ame embellie des attraits de la vertu ; l'image de la vertu doit se peindre dans le miroir, & attirer les hommages des mortels. Car, qu'y a-t il de plus beau que la vertu ? Rien ne peut lui être comparé, & ses ennemis mêmes ne peuvent lui refuser les éloges qui lui sont dûs. Les

méchans se haïssent mutuellement ; pour mieux se tromper , ils affectent l'air des gens vertueux , & cette feinte de leur part , est un hommage que le vice rend à la vertu.

Je conçois , dit *Fatmé* , que la satisfaction intérieure d'avoir fait le bien & d'aimer le bien , après avoir rempli l'ame d'un sentiment agréable , se manifeste au dehors , & donne au visage une sérénité qui rassure les plus timides. Le vice , les crimes , les remords jettent sur le front une noirceur qui effraye les plus courageux. On lisoit dans les yeux d'*Irène* , son bon naturel & son inclination à obliger. Jamais elle n'employa son crédit que pour obtenir des bienfaits du sultan qui fut

P iij

son bourreau. On n'auroit pu dire, si elle s'attiroit l'estime & l'amitié de ceux qui l'approchoient, plutôt par sa beauté qui subjugoit tous les esprits, que par cette bonté qui étoit empreinte sur son visage; tandis que le détestable *Mahomet* ne pouvoit se dépouiller de son air farouche, au milieu même de ses plaisirs. On voyoit à chaque instant paroître les nuages de son humeur sombre. C'étoit moins la majesté qui le rendoit redoutable, que la dureté, que la cruauté dont on voyoit les traits ineffaçables sur son front.

Ne poussez pas trop loin vos confidences, dit le médecin, mettez des bornes à la loi générale. On peut

[175]

être doué d'un excellent caractère, & s'annoncer par des signes équivoques. Les chagrins, la tristesse, l'ennui, la douleur donnent un air de mélancolie qui témoignent les inquiétudes de l'ame : mais ces affections sont passagères, & les traces que laissent la pente au vice sont confuses. Souvent aussi le masque de l'hypocrisie couvre la difformité d'un cœur plein de défauts. Il n'en fera pas moins vrai que la sagesse, la candeur, la douceur, l'innocence se placent d'une manière évidente sur le visage, & en augmentent les appas. Admirables appas, qui seront bientôt détruits si les passions se rendent maîtresses du cœur. La haine, la colère, l'orgueil, le

P iv

[176]

dédain , le mépris , la débauche ravagent pendant la jeunesse les traits de décence & de bonté que la nature avoit pris plaisir de graver de sa main pendant l'enfance. Les passions jouent donc aussi leur rôle sur le front des hommes , & y laissent des marques ineffaçables qui caractérisent les physionomies. C'est de ces connoissances que dépend tout l'art des physionomistes. Art qui n'est fondé que quand il ne s'écarte pas des signes apparens , mais qui devient fort incertain quand il se livre aux conjectures.

Les vertus ne répandent pas seulement sur le visage ce vernis enchanteur qui décore plus que les charmes les plus puissans de la beau-

[177]

té; elles donnent aussi au corps la fraîcheur, la santé & la vigueur; qualités sans lesquelles les corps n'ont rien d'attrayans, & font moins d'impressions sur des organes voluptueux que des masses inanimées. Telles sont les fruits que l'on recueille de la tempérance, de la sobriété, de la continence. Toutes ces vertus tendent à conserver les ressorts de la machine humaine, elles cherchent à ne point les fatiguer, de peur de les user avant le tems; elles n'en exigent pas trop, de peur de les rompre par imprudence. Jetez un regard sur une personne tempérante, ou qui ne méfuse point des plaisirs des sens. Quel beau sens coule dans les veines! Quel

vif incarnat brille sur ses joues !
Quel jeu , quelle souplesse , quelle
agilité dans tous ses organes ! Quel-
les graces dans tous ses mouve-
mens (1) !

Abdeker continuoit encore lorsqu'*Mocenigo* entra ; à peine pouvoit-il contenir sa joie. Il annonça à ces amans infortunés qu'ils sortiroient le lendemain de prison , & que son oncle avoit donné des ordres positifs pour qu'on les éloignât des terres de la république. Vous partirez en sûreté , leur dit-il ; prenez le chemin de Rome , & dans peu , j'irai vous rejoindre dans cette capitale de l'univers. Ensuite il leur

(1) Voyez l'observation V.

[179]

raconta comment le *Sangiac Omarbeg*, après avoir franchi les Alpes, s'étoit jeté dans le Frioul, & avoit défait toutes les garnisons Vénitiennes. L'armée des Vénitiens, ajouta-t-il, s'étoit avancée avec ardeur contre lui ; mais plus son choc fut impétueux, plus aussi sa déroute fut complète. Le Sangiac, vainqueur, imposa des chaînes à ceux que le sabre avoit épargné. Il a réduit en cendres cette vaste & fertile étendue de pays, comprise entre les fleuves de Lifoncio & de Tiliavento. Il a été vingt jours entiers à piller & à ruiner plus de cent bourgades. Par-tout il portoit le fer & le feu. J'ai vu moi-même du haut de la tour de Venise, l'effroyable

embrasement qu'allumoit le Turc infidèle. Presque tous nos citoyens ont été témoins de ce spectacle horrible ; & je craignois que le peuple , aveugle dans sa colere & dans ses présomptions , ne demandât qu'on sacrifiât à la vengeance , ceux qu'on avoit accusé d'être les auteurs de cette disgrâce pour la république. Mais , incertain dans ses desirs , il cede à l'impression la plus forte , & la crainte lui fait oublier son ressentiment *Omar-beg* vient de regagner la Carinthie , en traversant avec sa cavalerie des montagnes qu'on avoit cru inaccessibles jusqu'a présent , même par des gens de pied. Il semble qu'il ne soit venu que pour nous inspirer la terreur &

[181]

désoler une de nos provinces. Nos guerriers qui, ont échappés au carnage ou à l'esclavage, reviennent accablés de fatigues & de deffespoir. Ils ignorent quelles ont été les vues de *Mahomet* dans cette entreprise. Le doge lui-même ne comprend pas quel est le dessein du sultan, en faisant de pareilles hostilités. Il pencheroit volontiers à croire le discours que *Barbaro* a tenu au milieu du sénat : mais ses doutes sont contrebalancés par l'amitié qu'il a pour moi, & par les assurances que je lui donne incessamment de votre innocence. Il veut donc que vous partiez en secret, avant que de nouvelles délations allarment le sénat sur votre

[182]

compte, &n'obligent le doge à vous livrer à toute la févérité des loix , que vous ne pouvez éviter, si par les factions & les cabales on souhaite vous trouver coupables. Tous les arrangemens font pris pour favoriser votre fuite. Suivez sans hésiter le guide qui doit vous conduire : il a mérité toute ma confiance, & vous pouvez lui accorder la vôtre.

Fin de la quatrieme Partie.

PREMIERE
OBSERVATION.

Pâte d'amandes seches.

PILEZ la quantité d'amandes douces & ameres que vous souhaitez ; pilez-les, & versez dessus un filet de vinaigre, pour qu'elles ne tournent pas en huile. Ensuite mettez-y deux gros de storax en poudre très-fine, deux onces de miel blanc, & deux jaunes d'œufs durs : pilez & mêlez bien le tout ensemble ; & si la pâte est trop épaisse, jetez-y un peu plus de vinaigre. L'usage de cette pâte est d'en prendre un peu, de la délayer dans le creux de sa main avec de l'eau, de s'en frotter les bras & les mains, qu'on layera ensuite dans de l'eau.

Quelques parfumeurs y ajoutent un peu de ceruse, ou de sucre de saturne, pour donner plus de fraîcheur à la peau.

Pâte d'amandes liquides.

Pelez à l'eau chaude une certaine quantité d'amandes ameres, laissez-les sécher. Pilez-les pendant quelque tems en y mettant un peu de lait pour les lier en pâte, & empêcher qu'elles ne se tournent en huile. Ajoutez après une mie de pain blanc & mollet, imbibée de lait pour la détremper. Pilez-la avec les amandes, en remuant bien pour la délayer avec la pâte. Versez le tout dans un chaudron, en y ajoutant du lait de nouveau ; mettez sur le feu, faites bouillir, retournant toujours la pâte, jusqu'à ce qu'elle soit cuite & qu'elle s'épaississe.

Autre pâte pour les mains.

Prenez amandes douces une livre, vinaigre blanc, eau de fontaine, eau-de-vie, de chaque un demi-septier ; mie de pain, un carteron ; deux jaunes d'œufs.

II

[185]

Il faut peler & piler les amandes , les arroser avec le vinaigre , ajouter la mie de pain humectée d'eau-de-vie , & la mêler avec les amandes & les jaunes d'œufs. Faites cuire le tout à petit feu , en remuant continuellement , de peur que la pâte ne s'attache au fond de la bassine.

D'autres la font ainsi. Prenez amandes douces & ameres , de chaque deux onces , pignons & quatre semences froides , de chaque une once. Pilez-le tout ensemble , & ajoutez ensuite deux jaunes d'œufs , & une mie de pain blanc. Humectez avec le vinaigre blanc , & mettez dans la bassine. Faites chauffer à petit feu , lorsque la pâte quitte la bassine , elle sera cuite suffisamment.

Autre.

Prenez amandes pelées une livre , pignons quatre onces : pilez le tout ensemble. Ajoutez deux onces de sucre fin , une once de miel blanc , autant de farine de fèves , & deux onces d'eau-de-vie.

On peut aromatiser cette pâte avec quel-

Tome IV.

Q

[186]

qu'essence, comme l'essence de gérofle, de citron, de bergamotte, de jasmin, &c. ou bien y mettre quelques grains de musc, de civette, pour les personnes qui ne craignent pas cette odeur.

Autre.

Pilez une livre d'amandes avec une once de santal citrin & d'iris, deux onces de *calamus* aromatique. Versez dessus deux verres d'eau-rose, & ajoutez-y une pomme de reinette, coupée en petits morceaux, un carteron de mie de pain blanc, bien sèche & passée. Paitrifiez le tout avec deux onces de gomme tragacant, dissoute dans de l'eau-rose, & réservez cette pâte pour votre usage.

Autre.

Pilez dans un mortier de marbre des pommes de courpendu, dont vous aurez ôté la peau : arrosez-les avec eau-rose & vin blanc. Ajoutez de la mie de pain, des amandes broyées & un peu de savon

[187]

blanc. Faites cuire le tout à feu lent & vous en servez.

Autre.

Faites infuser pendant deux ou trois heures dans du lait de chevre , ou du lait de vache , des amandes pilées. Passez à travers un linge , & exprimez fortement. Mettez la colature dessus le feu , & ajoutez une demi-livre de pain blanc , deux gros de borax , & autant d'alun de roche calciné. Sur la fin , mettez une once de blanc de baleine. Remuez bien avec une spatule , & laissez cuire à propos.

Quelques personnes lavent leurs mains dans leur urine. Ce savon naturel nettoie bien la peau , l'empêche de se gerfer , & guérit même les gerfures.

Onguent pour les gerfures.

Prenez une once de myrrhe , & autant de litharge d'argent , quatre onces de miel , deux onces de cire , six onces d'huile rosat. Mêlez le tout ensemble. Les personnes riches pourront ajouter quelques

Q ij

[188]

gouttes de bois de Rhodes, & quelques feuilles d'or.

Autre.

Prenez bol d'Arménie, myrrhe, cérufe, de chaque trois gros. Mêlez avec fuffifante quantité de graiffe d'oye, & formez-en un onguent, qui guérit en peu de tems.

Moyens préſervatifs pour les gerſures.

Il ne faut pas, 1°. expoſer ſes mains au trop grand froid. 2°. Ne pas laver trop ſouvent ſes mains dans l'eau. 3°. Les bien eſſuyer après les avoir lavées, afin que l'eau, en ſe deſſéchant, ne ride pas, & ne gerſe pas la peau. 4°. Ne pas expoſer ſes bras ou ſes mains au feu, immédiatement après qu'ils ont été lavés. 5°. Porter ſurtout des gants de peau, afin d'entretenir l'épiderme dans une certaine ſoupleſſe. On en retire encore cet avantage, que l'on conſerve la blancheur de ſa main, qui ſe hâle comme le viſage, étant expoſée au trop grand air.

[189]

Après que la peau de mouton a été quelque tems dans la chaux , on en détache une petite peau déliée, dont on fait des éventails & des gants de femmes, qu'on appelle *gants de cuir de poule*. Cette peau se nomme *cannepin*, & elle ressemble à celle que les anatomistes appellent dans l'homme l'épiderme.

Comme plusieurs personnes se servent de savon pour se blanchir & dégraisser la peau du visage & des mains, nous croyons faire plaisir en rapportant différentes compositions de savons qui peuvent servir à la toilette.

Savon blanc.

Ce savon se fait avec une partie de lessive des cendres de soude d'Espagne & de chaux vive , & deux parties d'huile d'olives ou d'amandes-douces.

Savon au miel.

Prenez quatre onces de savon ci-dessus & autant de miel commun, une demi-once de sel de tartre, deux ou trois gros d'eau de

[190]

meterre distillée. Mêlez le tout ensemble. Ce savon dégrasse bien la peau ; il la blanchit & la rend fort douce. On s'en sert aussi fort utilement pour effacer les marques des brûlures.

Savonettes de Boulogne.

Prenez une livre de savon de Genes, coupé par petits morceaux, & quatre onces de chaux ; versez dessus un demi-septier d'eau-de-vie. Laissez fermenter pendant vingt-quatre heures ; étendez ensuite sur une feuille de papier pour faire sécher cette masse. Lorsqu'elle sera sèche, pilez-la dans un mortier de marbre avec une demi-once de mahalel ou bois de sainte Lucie, une once & demie de fantal citrin, demi-once d'iris, autant de *calamus* aromatique. Il faut que toutes ces drogues soient mises en poudre auparavant. Pâtrissez le tout avec quelques blancs d'œufs & quatre onces de gomme adragant, délayée dans de l'eau-rose ; puis formez vos savonettes.

Savonettes pour le teint.

Délayez deux onces de savon de Venise dans deux onces de suc de limon ; ajoutez une once d'huile d'amandes amères & autant d'huile de tartre par défaillance. Mélez le tout , & remuez jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'onguent.

Savonettes du ferrail.

Prenez une livre d'iris , quatre onces de benjoin , deux onces de storax , autant de santal citrin , demi-once de cloux de gérofles , un gros de canelle , un peu d'écorce de citron , une once de bois de sainte Lucie , & une noix muscade. Pulvérisez bien le tout. Ensuite prenez environ deux livres de savon blanc rapé , que vous mettrez tremper pendant quatre ou cinq jours dans trois chopines d'eau de-vie avec la poudre ci dessus. Paîtrissez le tout avec environ une pinte d'eau de fleurs d'orange.

Faites une pâte de ce savon avec suf-

[192]

fiante quantité d'amidon , & formez les favonettes de la grosseur que vous voudrez, en y joignant des blancs d'œufs & de la gomme adragant dissoute dans quelque eau de senteur. Si vous souhaitez rendre ces favonettes encore plus odoriférantes , il faut incorporer dans la pâte quelques grains de musc ou de civette , un peu d'huile essentielle de lavande , de bergamotte , de roses , d'œillet , de jasmin , de canelle ; en un mot , celle dont l'odeur flattera davantage.

Afin de ne rien omettre de tout ce qui concerne les cosmétiques & l'art d'embellir , nous rendrons compte d'un livre dont nous avons tiré les recettes suivantes. Ce livre qui est très-rare : est intitulé : *Excellent & très-utile opuscule à tous nécessaire , de plusieurs exquises recettes , divisé en deux parties ; la première nous montrera la façon de faire divers fardemens & senteurs pour illustrer la face. La seconde , pour faire confiture de divers sortes , &c. composé par maître Michel Nostradamus , (ou de Notre-Dame) docteur en médecine , de Salon , de Craux , en Provence. SEXTROPHÆA NATUS GALLIA.* Et comme il dit encore lui-même *Michael Nostradamus*

[193]

damus SEXTROPHÆANUS FACIEBAT
 SALONÆ LITOREÆ, 1552, imprimé
 à Lyon en 1552, par *Benoit Rigaud*,
 ainsi que le marque le frontispice du livre;
 & par *François Durelle*, ainsi qu'on le voit
 à la fin. Sans doute que ce livre n'est de-
 venu très-rare, que parce qu'on n'a pas
 fait beaucoup de cas de cet excellent &
 très-utile opuscule. Ce qui s'y trouve de
 plus curieux, est sa recette de *sublimé* &
 de son *huile de Benjoin*, avec laquelle le
 sieur de Noftredame présume faire des mi-
 racles, & faire prendre un *Hécube* pour une
Hélène. Nous nous taisons sur ce *sublimé*,
 qui n'est autre chose qu'un sublimé lavé
 plusieurs fois; mais qui seroit encore dan-
 gereux, comme paroît l'avouer l'auteur
 lui-même, qui prétend enlever les cic-
 atrices avec ce remède légèrement causti-
 que. A l'égard de l'*huile de Benjoin*, on en
 trouvera d'aussi bonne dans toutes les bou-
 tiques de nos apothicaires. Notre auteur
 dit qu'elle a été nommée *ros Syriacus*. Nous
 nous taisons pareillement sur la descrip-
 tion d'un philtre que l'auteur donne pour
 exciter aux amoureuses prouesses. Nous
 parlerons seulement des savons qu'il in-
 dique.

Tome IV.

R

Especce de savon musqué, pour blanchir & adoucir les mains.

Prenez quatre onces des racines de guimauves épluchées & séchées à l'ombre, mettez-les en poudre. Ajoutez une once d'amidon & autant de farine de froment, six gros de pignons frais, deux onces d'amandes épluchées, une once & demi de pepins d'oranges, deux onces d'huile de tartre & d'huile d'amandes douces, demi-gros de musc. Mettez en poudre subtile ce qui doit être pulvérisé; & mettez sur chaque once de poudre une demi-once d'iris de Florence.

Ensuite faites macérer une demi-livre d'autres racines de guimauves dans de l'eau-rose, ou dans de l'eau de fleurs d'oranges. Lorsqu'elles auront trempé pendant une nuit entière, exprimez le tout fortement, & avec ce mucilage formez une pâte avec les poudres. Laissez sécher cette pâte, & formez-en des especes de pommes rondes. Vous vous en servirez dans le besoin avec un peu d'eau que vous

[195]

ferrez verser sur vos mains. Rien n'adoucit mieux la peau, & ne rend les mains plus blanches.

Autre savon d'agréable senteur.

Prenez de bon savon blanc une demi-livre, & raclez-le avec un couteau : puis prenez deux onces & demie d'iris de Florence, six gros de *calamus* aromatique & de fleurs de sureau, demi-once de roses séchées & de gérosfle, un gros de coriandre, de lavande & de feuilles de laurier, trois gros de storax. Mettez le tout en poudre très-fine & faites-en une pâte avec votre savon raclé, & ajoutez-y quelques grains de musc ou d'ambregris. En faisant vos savonnettes, ajoutez-y encore un peu d'huile d'amandes douces pour amollir la pâte & la rendre plus adoucissante. Ce savon ne peut être trop recommandé pour la propreté.

R ij

OBSERVATION II.

LES ongles étoient regardés autrefois comme une partie si essentielle à la beauté, que les dames payoient exprès des servantes pour n'être occupées que du soin de leurs ongles. La beauté des ongles consiste dans leur juste grandeur ; dans leur figure, dans leur surface & dans leur couleur : car s'il manque un ongle à quelque doigt, si les ongles sont plus grands ou plus petits qu'il ne faut, s'ils sont recourbés, raboteux, tachés, ou d'une vilaine couleur; c'est une difformité qu'il faut chercher à réparer.

Les ongles peuvent tomber par différentes causes, comme par un vice interne, par des maladies fort graves, par des coups violens, par le froid excessif. Il faut détruire une partie de ces causes & éviter l'autre. *Paul Eginete* recommandoit la circe mêlée avec une égale partie d'orpiment,

pour faire revenir les ongles. *Mancini* approuvoit fort l'onguent fait avec deux gros d'orpiment, un gros de manne, autant d'aloës & d'encens, & six gros de cire vierge. Appliquez cet onguent sur le doigt, enveloppez-le d'un doigtier & ne le laissez pas prendre l'air, car rien ne s'oppose plus que l'air à la régénération des ongles. Tel étoit le système de cet auteur (de *Decorations*, page 149). Il faisoit encore bouillir de l'encens & des racines de roseaux dans du vin blanc, & faisoit tenir long-tems le doigt dans cette décoction.

Mais le mal qui fait tomber le plus souvent les ongles, c'est le panaris. C'est un mal cruel, qui carie quelquefois les os, & qui est quelquefois suivi de gangrene. Il est produit ordinairement par une goutte de sang extravasé, ce qui n'arrive jamais que par ces deux causes externes, ou une meurtrissure ou une piquure. Le meilleur moyen, pour guérir, est d'attirer au dehors le sang extravasé, qui, en croupissant, se corrompra & formera une suppuration abondante. C'est un excellent remède que de se tremper sept ou huit fois le doigt dans de l'eau presque bouillante.

R iij

Le remede suivant remplit la même indication. Prenez des cendres de farmens, faites en une forte lessive, que vous ferez chauffer le plus que vous pourrez. Après en avoir versé dans un vase commode, trempez-y la partie affligée, & l'y laissez très-long-tems. Afin de conserver toujours le même degré de chaleur, verrez de momens en momens de la nouvelle eau chaude; vous en verrez promptement de bons effets, & l'expérience a fait voir que ce remede, quoique simple, étoit préférable à beaucoup de médicamens plus composés.

Nous proposerons encore un remede éprouvé contre les panaris : on prend de la pariétaire que l'on hache le plus menu qu'il est possible, & qu'on mêle avec une quantité proportionnée de faindoux. On enveloppe le tout de plusieurs papiers les uns sur les autres; & on le met dans de la cendre chaude qui, sans être assez brûlante pour griller le papier, ait cependant la chaleur suffisante pour cuire la pariétaire, & la bien incorporer avec le faindoux. On étend ensuite cet onguent sur du papier brouillard, dont on enveloppe la partie malade, & on le renouvelle au moins deux fois par jour. Il faut

avoir soin de mettre une épaisseur suffisante d'onguent, afin qu'il ait un effet plus prompt. Aussi-tôt les douleurs se calment, & en peu de tems le mal est guéri. Si on l'applique dès le commencement, il hâte la suppuration, & empêche les élanemens les plus douloureux.

Dans toute espece de panaris ou de suppuration qui se fait, soit à la racine de l'ongle, soit dessous l'ongle, il peut en résulter quatre cas différens. 1°. L'ongle tombe, & il en revient un autre. 2°. L'ongle tombe, & il en revient un autre raboteux. 3°. L'ongle tombe, & il n'en repousse pas un autre. 4°. L'ongle ne tombe quelquefois qu'à moitié. Cela dépend des papilles nerveuses qui ont été plus ou moins détruites par l'action corrosive du pus. Les moyens que nous avons indiqués étant appliqués à propos, on prévient la chute de l'ongle; & si l'ongle tombe, il en revient un autre aussi poli & de la même forme. S'il survenoit des carnosités ou quelques excroissances de chair, c'est au chirurgien à enlever avec le fer ou avec la pierre infernale tout le superflu, & à empêcher qu'il ne reste au doigt quelque difformité par la cicatrice.

R iv

Quand les ongles deviennent trop grands & pouslent trop vite, il faut les couper de fort près, & ne pas s'embarraffer si c'est tel jour de la semaine, ou si la lune est dans son croissant. De pareilles remarques font de vaines puérités, auxquelles toutes les personnes qui pensent, ne doivent point s'arrêter. Le défaut d'attention à toutes ces circonstances n'est pas ce qui occasionne ces petites *envies* qui s'élevent vers la racine de l'ongle. Elles proviennent de ce qu'on a touché à des corps durs, épineux & piquans, ou de ce que la peau est trop sèche. On nomme communément *envies*, ces petits éclats, ou ces petits filamens de la peau qui se dressent à l'entour de l'ongle. Il faut les couper fort près avec les ciseaux. En les arrachant, on risque de se faire beaucoup de mal.

Lorsque les ongles se recourbent & forment des especes de griffes, on examinera si c'est leur trop grande sécheresse, ou leur mollesse qui est cause de cet effet. S'il provient de la sécheresse, on amollira les ongles avec l'huile de lin, la graisse de poule, ou avec quelqu'autre médicament onctueux. Ne réussit-on pas par ce moyen ? on rognera les ongles de fort près, & on

[201]

les raclera avec un morceau de verre. Si c'est par rapport à leur mollesse, ou trop grande flexibilité, qu'ils se recourbent, on les durcira avec de l'huile de myrthe ou de lentisque, la colophone, l'alun & le sel. On fera un onguent avec toutes ces drogues de la manière suivante.

Prenez une demi-once d'huile de lentisque, un demi-gros de sel, deux scrupules de colophone & d'alun : mêlez le tout ensemble, & faites-en un onguent avec un peu de cire.

Quand les ongles sont raboteux, il faut les unir avec un morceau de verre, & ensuite les polir avec de la cire. Nous désapprouvons le conseil des Anciens, qui vouloient qu'on fît tomber ces ongles pour en avoir de plus beaux. Dans cette intention, Gallien recommandoit (*lib. 8, de simp. med.*) la petite chelidoine avec la poix. D'autres louent beaucoup un cé-rat fait avec le soufre vif, l'arsenic, de chaque un gros, & suffisante quantité de poix. Ils conseillent encore de percer la racine de l'ongle & de la frotter d'ail. Gallien regardoit encore le remède suivant inmanquable (*lib. de medic. facilè parabilibus*). Prenez le jaune d'un œuf dur, deux



gros de soufre vif, faites-en un emplâtre avec suffisante quantité de vinaigre.

Les ongles sont ordinairement de la couleur de la peau. Les personnes qui ont la peau vermeille, ont aussi les ongles vermeilles ; & c'est-là, sans doute, leur plus belle couleur. Les Nègres ont les ongles noirs, & les personnes qui ont la jaunisse ont les ongles jaunes ; & les ongles deviennent livides, lorsqu'on est prêt d'expirer. C'est pourquoi, si le vice de la couleur des ongles dépend d'un vice dans la masse du sang, d'une maladie ; en détruisant le mal, on rendra aux ongles la couleur qu'ils doivent avoir. Plusieurs causes accidentelles altèrent la couleur naturelle des ongles, comme il arrive aux teinturiers, à plusieurs ouvriers, aux gens qui ouvrent des noix vertes. Mais nos remarques ne sont point faites pour ces sortes de personnes ; elles ne sont point assez délicates, & sont rarement occupées du soin de leur beauté. Nous dirons seulement pour l'utilité des personnes qui respectent les Graces, & qui ne veulent point y voir aucune tache, que si leurs doigts & leurs ongles étoient marqués en mangeant des cerneaux, elles les nettoyeront facilement avec tous

les acides végétaux , comme le verjus , le suc d'oseille , le jus de citron , &c.

Quelquefois l'ongle devient noir par une meurtrissure. Le sang s'extravase dessous l'ongle qui est transparent ; & on y apperçoit une tache noire plus ou moins grande , qu'on appelle un pinçon. Pour faire sortir cette goutte de sang extravasé , il faut gratter l'ongle , & l'amincir dans l'endroit où l'épauchement s'est formé. Alors on y appliquera quelque liqueur spiritueuse , ou quelqu'emplâtre qui attirera le petit dépôt qui rend l'ongle difforme. Les taches blanches qu'on voit sur l'ongle , n'exigent point de remèdes , & se dissipent d'elles-mêmes.

OBSERVATION III.

L'AUTEUR ne parle ici que de la puanteur particulière des aisselles. Sans doute que dans un ouvrage de pur agrément, il ne pouvoit traiter d'une matière aussi dégoûtante, mais qui est cependant aussi intéressante pour la beauté. Car, comme il a dit lui-même, la beauté doit non-seulement plaire à la vue, mais encore à l'odorat (*come I, p. 51*). Elle est supposée l'assemblage des perfections, & ne doit par conséquent déplaire à aucuns sens. Nous allons donc suppléer ici à ce qui manque au texte de l'ouvrage.

La puanteur peut partir du corps humain, ou des excréments qui en sortent.

Elle peut provenir de tout le corps, comme on le remarquoit dans celui des femmes de Lemnos, qui exhaloient une odeur si fétide, que leurs maris ne pouvoient en approcher; ou bien elle peut provenir de quelque partie du corps,

comme de la bouche, du nez, des aisselles, des parties honteuses, de la plante des pieds.

Si la puanteur provient de tout le corps, le traitement d'une pareille incommodité ne peut être confié qu'à des personnes intelligentes, qui varieront les remèdes suivant l'exigence des cas. Tantôt elles prescriront les bains adoucissans ou aromatiques ; tantôt elles ordonneront les boissons aigrelettes ou acides, ou les suc des plantes antiscorbutiques. Ces remèdes procureront un soulagement notable, lorsqu'ils seront administrés prudemment.

Plusieurs causes peuvent contribuer à rendre l'haleine mauvaise. 1°. La carie des dents, la pourriture des gencives, le peu de soin qu'on a de se laver la bouche. Il faut consulter là-dessus ce qui a été dit dans le *tome II, page 96*. 2°. Les mauvaises dispositions de l'estomac. Alors il faut avoir recours aux purgatifs, aux émétiques ou aux stomachiques. 3°. Quelques maladies particulières, comme le scorbut, la fièvre, la phthisie. Alors, il faut traiter ces maladies avec les remèdes convenables pour détruire la puanteur de la bouche. 4°. Un vice inhérent à l'individu :

La plupart des bossus, par exemple, ont l'haleine forte. Quelques femmes sentent de la bouche, lorsqu'elles sont dans leur tems critique. Les vieillards n'ont pas toujours l'haleine aussi douce que celle des enfans, 5°. Plusieurs causes accidentelles. Le jeûne rend l'haleine mauvaise, aussi bien qu'une étude trop assidue & trop prolongée. L'usage du mercure & de quelques autres médicamens qui portent à la bouche ; l'usage de quelques alimens âcres, & qui ont beaucoup de volatile, comme la ciboule, l'ail, les oignons, les porreaux. Si l'on mâche du persil après avoir mangé de l'ail, il en dissipe toute l'odeur. Les Romains avoient coutume après leur repas, de mâcher quelques feuilles de laurier, afin que leur haleine ne sentît pas, soit les alimens qu'ils venoient de prendre, soit le vin qu'ils venoient de boire. Nous croyons que la coutume introduite parmi nous de boire du ratafiat & des liqueurs ambrées, aromatiques, safranées, a pris aussi de-là son origine. Les personnes d'une complexion trop foible, qui ne peuvent pas boire de ces liqueurs, sans exposer leur santé, pourront tenir dans leur bouche pendant quelque tems un peu de

canelle, de girofle, de coriandre, d'anis, de fleurs d'orange, d'écorce de citron. C'est pour elles, sans doute, qu'on a inventé les dragées, les conferves & les pastilles de différentes odeurs.

Les Latins ont appelé la puanteur des aisselles *hircifimus*, parce qu'elle ressemble à la mauvaise odeur qu'exhalent les bœufs. Elle est ordinairement engendrée par les sulfures volatils de la sueur qui sort de dessous les aisselles, & qui s'échauffe dans ce lieu qui est fort chaud par lui-même. Les personnes négligentes qui laissent croupir cette sueur sont sujettes à exhaler une odeur désagréable. Le meilleur moyen pour prévenir une pareille incommodité, est de changer souvent de linge, afin d'enlever cette sueur qui s'y attache & s'y dessèche; & de laver souvent cette partie, soit avec de l'eau simple, soit avec des eaux aromatiques. Nous n'approuvons pas ceux qui se frottent les aisselles avec de l'alun en poudre, ou de l'alun à la violette, & parfumé, pour arrêter cette excretion qui est absolument nécessaire à la santé. Il en peut résulter les plus grands inconvéniens.

Les Romains, dont nous venons de parler, portoient deffous leurs bras de petits sachets remplis d'aromates. Ils avoient pouffé si loin la délicatelle & l'art des parfums, qu'il n'y avoit pas une feule partie du corps humain qui n'eût un parfum destiné particulièrement pour elle. Mais nous penfons que ce moyen n'étoit pas fort efficace pour effacer la puanteur des aiffelles. Au contraire, l'odeur des aromates mêlée avec des exhalaifons fétides, devoit augmentet l'infection. Il fera donc beaucoup meilleur de s'en tenir à la propreté & aux foins qu'exige l'entretien de nos corps. Nous remarquerons encore ici que c'est feulement vers l'âge de puberté que la tranfpiration, qui fort de différentes parties de nos corps, commence à acquérir cette fétidité dont il eft ici mention. On ne s'eft jamais apperçu que les enfans sentiffent mauvais foit des pieds, foit des aiffelles. Les boucs ne sentent peut-être auffi mauvais, que parce qu'ils font les plus lafcifs de tous les animaux.

La puanteur des pieds eft quelquefois fi infupportable, qu'à peine peut-on la foutenir fans fe trouver mal. C'eft ce qui arrive

arrive aux personnes qui suent beaucoup des pieds, qui s'exercent beaucoup, & qui sont obligées de marcher beaucoup dans les grandes chaleurs. Elles doivent avoir un soin particulier de se laver les pieds, de renouveler souvent leurs chauffons & toutes leurs chaussures.

On a parlé dans l'observation IV du tome I, des bains des pieds. Ils conviendront beaucoup dans ces circonstances, nous n'en donnerons ici qu'une formule. Prenez vingt livres de lessive de cendres de lauriers, trois poignées de feuilles de laurier, une poignée de fouchet, autant de *calamus* aromatique, & de dictame de Crète. Faites bouillir le tout ensemble: passez, & ajoutez quatre livres de bon vin. Mettez tremper vos pieds tous les jours pendant une heure dans cette décoction. Au bout de quelques tems vos pieds ne seront plus sujets à exhaler une mauvaise odeur. Les Grecs, après de pareilles ablutions, se frottoient encore les jambes avec des poudres desséchantes, comme la farine de lupins, mêlée avec le sel, l'origan, le calament mis en poudre. On peut remplir la même indication

Tome IV

S

avec le son, qu'on aromatisera comme on souhaitera.

L'oséne est un ulcère fardide, caché dans les narines, qui dégénère quelquefois en cancer. Il répand une odeur si infecte, qu'on le nomme punaisie, & punais ceux qui en sont atteints. Pour le guérir, on se sert utilement de tabac & de l'onguent de tabac qu'on introduit avec des tentes. On emploie aussi les fumigations vulnéraires & balsamiques, pour dompter un mal aussi dégoutant. Le polype qui croît au fond du nez, & qui descend quelquefois jusqu'à l'entrée du gosier, gêne non-seulement la respiration, il répand encore une odeur très-disgracieuse quand il est livide. On le guérit par la ligature, l'extirpation & les caustiques. C'est aux médecins à employer l'un de ces moyens, suivant que le cas pourra le requérir. L'enchiffrement & le rhume de cerveau qui procure une évacuation de pituite épaisse de la membrane pituitaire, occasionnent une espèce de puanteur dans les narines. Mais ces maladies se dissipent aisément, soit d'elles-mêmes, soit par des remèdes appropriés dans ces circonstances.

Les parties honteuses des hommes sont toujours enfermées, & celles des femmes sont toujours exposées à des purgations indispensables à leur sexe. Les hommes & les femmes ne peuvent donc guère se dispenser de fréquentes ablutions, s'ils veulent qu'on ne s'aperçoive pas d'une senteur désagréable en s'approchant d'eux. Ablutions d'autant plus nécessaires, qu'ils feront plus souvent des sacrifices à la déesse des amours. Pour ces ablutions, on se sert d'eau simple; d'infusion de cerfeuil, de pariétaire, de mauve; de vin rosat mêlé avec un peu d'eau de fontaine; de la décoction de roses, de violettes & de jasmin; d'eau de rivière, dans laquelle on ajoute un peu d'eau-de-vie de lavande, ou du vinaigre odoriférant.

Des différens excréments qui répandent une odeur désagréable, nous ne parlerons ici que de la sueur. La cause de cette odeur désagréable dépend quelquefois du tempérament; les personnes rousses, par exemple, sont sujettes à sentir mauvais lorsqu'elles transpirent, tandis que d'un autre côté *Plutarque* dit qu'*Alexandre* exhaloit de tout son corps une odeur si suave, que ses habits en étoient parfumés.

S ij

Quelquefois cette odeur dépend du régime de vivre. *Athenée* rapporte, *liv. 2*, que *Mofcus* & *Antimolus*, qui avoient passé toute leur vie à ne boire que de l'eau & à ne manger que des figues, sentoient si mauvais, que tout le monde étoit obligé de se retirer lorsqu'ils approchoient du bain. Mais le plus souvent, cette mauvaise odeur dépend de la malpropreté & de la négligence. Il faut donc pour corriger la puanteur qui vient de la transpiration, vivre d'un bon régime, & nettoyer son corps de toutes les impuretés que la sueur, en se desséchant, laisse sur la peau. Les alimens doux & rafraîchissans, les boissons aigrelettes & tempérantes, l'exercice modéré, les bains fréquens, les frictions sèches, le linge souvent renouvelé, sont des moyens efficaces pour détruire un pareil vice. À ces moyens, on pourra en joindre encore d'autres, tels que les parfums, les essences, les poudres aromatiques; les sachets, les caïfolettes, les baumes.

OBSERVATION IV.

IL y a différentes manières de percer le petit lobe de l'oreille, qui n'est qu'un composé de peau & de tissu graisseux. On passe derrière l'oreille un bouchon de liège, & on perce avec une aiguille d'argent le petit lobe; ensuite on passe dans le trou qui vient d'être fait un petit anneau d'or. Autrefois on engourdissait l'oreille avant que de la percer; mais on a remarqué que cette méthode étoit défectueuse, en ce qu'elle faisoit enfler beaucoup l'oreille après l'opération.

On perce encore les oreilles avec une espèce de lardoire qui est armée d'un petit cylindre de plomb: de sorte qu'en retirant la lardoire, le plomb reste dans le lobe de l'oreille. Il résulte quelques avantages de cette manière d'opérer. Elle s'exécute plus ponctuellement que la précédente, & l'on n'est pas obligé de s'y reprendre à deux fois, pour passer dans le

[214]

refermer. Mais on y trouve cet inconvénient, que le plomb s'attache plus facilement, & ne tourne pas aussi aisément que l'anneau d'or.

On a inventé un instrument pour percer les deux oreilles à la fois. Cette méthode est sans contredit plus prompte & plus avantageuse que les deux premières. Après avoir marqué avec de l'encre l'endroit qu'on veut percer, on applique cet instrument.

Un peu d'huile appliqué à la partie qu'on vient de percer, suffit pour guérir la blessure. On dit que le bout de l'oreille gauche percé est plutôt guéri que le droit. C'est pourquoi les dames l'appellent le mâle & l'autre la femelle. Les physiciens après avoir constaté le fait, expliqueront sans doute ce phénomène.

OBSERVATION V.

ON peut consulter sur ce détail de philosophie & de métaphysique un livre

[215]

qui n'est pas beaucoup connu, soit parce qu'il est fort obscur, soit parce qu'il est écrit dans un style suranné. Il est intitulé : *L'Art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe, la sagesse de la personne embellit sa face, étendue en toutes sortes de beautés, & les moyens de faire que le corps retire en effet embellissement des belles qualités de l'ame.* Par le sieur de *Flurance Rivault*, à Paris en 1608. Voici cependant ce qu'endit *Malherbe*.

Voyant ma Caliste si belle,
Que rien ne s'y peut desfrer,
Je ne me pouvois figurer
Que ce fût chose naturelle.

J'ignorois que ce pouvoit être,
Qui lui coloroit ce beau teint,
Où l'aurore même n'atteint
Quand elle commence de naître.

Mais, FLURANCE, ton docte esprit
M'ayant fait voir qu'un sage esprit
Est la cause d'un beau visage.

Ce ne m'est plus de nouveauté,
Puisqu'elle est parfaitement sage :
Qu'elle soit parfaite en beauté.

[216]

Ce livre est partagé en six discours. Le premier, Traité de la beauté & de la sagesse en général. Le second, de la beauté du corps. Le troisième, de la beauté de la voix. Le quatrième, que la sagesse est la mere des beautés spirituelles. Le cinquieme que la sagesse est mere de la beauté de l'ame humaine. Le sixieme, que la sagesse embellit le corps; c'est ce dont parle ici *Abdeker*. Ceux qui auront assez de patience pour lire l'ouvrage de *Flurance*, y trouveront bien des principes écrits dans un style un peu ferré; mais ils ne pardonneront pas à l'auteur de s'écarter si souvent de son objet.

Quin & sanorum quoque cura, venustatis causâ, suscipienda est.

HIPPOCRATIS Cui Preceptanti.

F I N.

